Illinois U Library

NUMERO 40

13 AOUT 1949

France
ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

LES RESCAPÉS DU *NEVADA*

par

ÉDOUARD PEISSON

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE-ILLUSTRATION ».

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

LES LIVRES DU MOIS

par GEORGE ADAM

Avec des poèmes comme ceux du *Crève-Cœur,* avec des romans comme *Les Beaux Quartiers* ou *Les Voyageurs de l'Impériale* (sans parler de livres anciens tel cet étonnant et toujours merveilleux *Paysan de Paris*), qui songerait à contester que Louis Aragon occupe parmi les écrivains de sa génération une des premières places ? Ses ennemis politiques sont au moins d'accord sur ce point avec les thuriféraires, souvent aveuglés, qu'il compte dans son parti. Car Aragon ne s'est pas contenté, devenu communiste après sa rupture avec les surréalistes dont il fut l'un des chefs, de militer sur le plan politique. Il n'a jamais été un tiède. Conséquent avec lui-même, il a crié à la face du monde qu'il était communiste et que sa littérature n'était, à ses yeux, qu'un mode d'action, qu'elle visait sinon à convaincre dans l'immédiat, du moins à être une critique serrée du « monde réel » vu à travers le romanesque. Il faut croire qu'elle a réussi jusqu'ici à transfigurer ce qu'on appelle communément la propagande puisqu'elle parvient à toucher, souvent à séduire, les lecteurs les plus rebelles à l'art... non pour l'art mais pour les idées politiques.

En fait, il a toujours semblé que la principale préoccupation d'Aragon était, *d'abord,* d'écrire de bons romans afin que la critique sociale procédât ensuite d'une manière insidieuse, par la bande dirait-on, et tirât sa force persuasive de la qualité même de l'œuvre. Mais ce n'était pas la première fois qu'un écrivain, sans même se vouloir marxiste, dénonçait la société bourgeoise. Il en résultait ceci : pour qui n'aurait pas su que son auteur était communiste, un roman comme *Les Voyageurs de l'Impériale* délivrait un message ambigu, que l'on pouvait interpréter de plus d'une manière. Il n'était, somme toute, communiste que par la négative. Un romancier intelligent comme Aragon avait beau jeu d'éviter le piège des anachronismes faciles mais ridicules ; ses personnages vivaient à une époque où il n'était pas encore question du Parti.

Tel n'est plus le cas pour le grand ouvrage qu'Aragon est en train d'écrire et dont il vient de publier le premier fascicule : un roman divisé en trois séries de quatre fascicules chacune et portant le titre général : *Les Communistes* (Bibliothèque Française, édit.). L'œuvre sera terminée dans trois ans, annonce-t-on. Douze volumes en trois ans ! La fécondité, si différente à tous les points de vue, d'un Jules Romains ou d'un Simenon aurait-elle empêché Aragon de dormir ?

Examiner, juger un douzième de roman seulement exige du critique qu'il prenne certaines précautions. Mais à mesure qu'il avance dans la lecture d'un roman tenu tout entier dans la main le lecteur attentif sent s'édifier en lui certaines positions de l'esprit ; parfois elles se sont fortifiées lorsque le mot « fin » arrive ; il n'est pas rare qu'elles se soient renversées. Il faut lire ce premier tome des *Communistes* sans jamais perdre de vue cette constatation primordiale.

De même que le titre général de l'œuvre semble bien indiquer le dessein de l'auteur : nous montrer, par le truchement de l'art romanesque, les communistes tels qu'ils sont (en tout cas tels qu'un de leurs camarades de combat se les représente) ; deux dates situent la chronologie de ce volume : février-septembre 1939. Deux dates, on l'avouera, aussi importantes pour les communistes que pour les autres : la fin malheureuse de la guerre d'Espagne et... Mais faut-il dire : le début de la guerre ou la signature du pacte germano-soviétique ? La nuance est subtile, peut-être, mais elle existe, car on devine bien que les héros d'Aragon, communistes, vont être plus occupés par la signification du pacte que par la guerre elle-même.

Ces héros, cependant, sont loin d'être tous communistes, Aragon ayant eu soin d'employer le vieux système du repoussoir pour mettre en valeur les caractères chers à son cœur. Il va donc nous falloir d'abord nous retrouver parmi les nombreux grands « bourgeois » qui peuplent une bonne moitié du livre et dont nous connaissons certains par les romans antérieurs d'Aragon : les Wisner des *Cloches de Bâle*, les Barbentane, les Leurtillois... Le romancier a pris le parti de les faire agir devant nous comme si c'étaient de vieilles connaissances que l'on appelle par leurs prénoms. Il en résulte une sensation extraordinaire de vie mais qui ne va pas souvent sans jeter la confusion dans l'esprit du lecteur, bien excusable déjà, dans sa vie ordinaire, de ne pas toujours se souvenir des moustaches du cousin Jules, des bigoudis de l'arrière-tante Maria, perdus de vue depuis des années.

Ce premier groupe de personnages n'est pas paré de couleurs sympathiques, ah ! non. Il y a bien cette petite Cécile Wisner et son amoureux transi, Jean, à l'occasion desquels Aragon se donne le plaisir de pousser une de ces romances sentimentales, à odeur d'été et de passion, déchirantes et magnifiques, qu'il exécute avec le brio inimitable qu'on lui connaît... Mais les autres, ils méritent de figurer, cigare au bec et haut de forme sur la tête, dans les caricatures du *Krokodil* !

En face d'eux voici les vrais héros, ceux qui méritent pleinement ce titre dans l'esprit de l'auteur. Grands dieux, non, je ne suis pas l'adversaire systématique de l'apologie partisane qu'un romancier fait de certains de ses personnages ; je reconnais à l'écrivain tous les droits à l'intérieur de son œuvre. Les communistes d'Aragon sont donc pétris de toutes les qualités ; ils possèdent au plus haut point la conscience de leur appartenance de classe ; le parti est pour eux une grande famille qui a toujours raison et devant laquelle ils s'inclinent même s'ils ne sont momentanément pas d'accord. (Ils reconnaissent vite que « la ligne » était juste en fin de compte). Humainement même ce sont des hommes admirables : ils ont du cœur ; solidarité n'est pas pour eux un vain mot. Ce qui est le ressort dramatique du livre (je parle en critique « bourgeois ») n'est absolument pas pour eux un problème.

Ce serait trop beau, bien entendu, et alors où serait le drame ? Heureusement il y a les « sympathisants ». Ils ne sont tels justement que parce qu'ils n'ont pas sauté le pas et sont donc une proie facile pour le doute, le déchirement intérieur, la crise de conscience, facteurs éminemment romanesques. C'est à eux que les

(Lire la suite page 3 couverture.)

LES RESCAPÉS DU *NEVADA*

par

EDOUARD PEISSON

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques ainsi que tous droits futurs.
Copyright 1949 by Edouard PEISSON.

ÉDOUARD PEISSON

COMME Joseph Conrad, dont on l'a souvent rapproché en l'appelant le « Conrad français » — bien que son œuvre ne doive rien et ne ressemble nullement à celle de l'écrivain polono-anglais de la mer — Édouard Peisson a d'abord commencé par être marin. Officier radiotélégraphiste de la marine marchande pendant la guerre 1914-1918, ensuite lieutenant à bord de divers cargos et paquebots — en particulier ceux de la Transatlantique — il a parcouru presque toutes les mers du globe, notamment cette mer Blanche qui sert de toile de fond aux Rescapés du « Nevada ». Né à Marseille en 1896, vivant depuis quinze ans dans la campagne aixoise, il a écrit plus de vingt ouvrages, dont la plupart ont été traduits dans de nombreuses langues. Le prix des Vikings en 1930 et le Grand Prix du roman de l'Académie française en 1940 sont venus couronner une œuvre dont les titres sont dans toutes les mémoires. Faut-il citer : Hans le Marin, Parti de Liverpool..., Gens de mer, Passage de la ligne, le Pilote, Mer Baltique, l'Aigle de mer, les Démons de la haute mer, la Mer est un pays secret... œuvre riche et variée à laquelle vient s'ajouter aujourd'hui ce roman les Rescapés du « Nevada », dont Édouard Peisson a bien voulu réserver la primeur à nos lecteurs.

CHAPITRE PREMIER

C'ETAIT le 25 octobre 19... vers 0 h. 45.

Le capitaine au long cours Philippe Hamm, second lieutenant à bord du paquebot « Nevada » de 15.000 tonneaux, qui dormait, ouvrit brusquement les yeux. Un léger bruit semblable à celui que produit un moulin broyant du café l'avait éveillé.

Philippe Hamm était un homme de quarante ans, de grande taille, large, lourd, imposant de stature, mais terriblement timide et réservé au point qu'après dix ans de Compagnie il n'était encore à bord de ce navire que le dernier des officiers du pont.

Dans la grande coursive centrale, il était logé dans la minuscule cabine réservée aux débutants.

Allongé dans la couchette, comme là, au moment qu'il venait de s'éveiller, il pouvait de la main gauche poser sur la table de travail le livre qu'il lisait. En se mettant sur le séant il souquait ou ouvrait le hublot. A droite de la table se trouvait la toilette ; à gauche, une haute armoire étroite. Avec l'unique chaise, c'était tout.

Il avait du mal à loger et à déplacer son grand corps dans une si petite chambre, surtout avec les bottes, les galoches, les cirés, les lourds vêtements de mer nécessaires pour un voyage dans l'océan Glacial Arctique au début de l'hiver. Il possédait aussi beaucoup de livres, des revues, des papiers, des documents de toute sorte. Cette cabine avait cependant un avantage : personne ne pouvait s'y installer pour faire la causette à l'officier.

Ce n'était pas que l'on recherchât sa compagnie, mais il était arrivé que l'on voulût se jouer de lui, le faire parler, lui qui était un silencieux, lui faire sortir, en le prenant par son faible, et montrer ses traités d'astronomie, de physique du globe, de mathématiques et ses revues scientifiques.

On le tenait, il le savait, pour un bonhomme un peu loufoque qui n'avait ni les goûts ni les ambitions de ses camarades. Celui qui, après manger, s'était vanté : « Je vais faire enrager Hamm » et heurtait à sa porte n'arrivait pas, si mince fût-il, à se glisser dans la cabine qu'obstruait le corps du second lieutenant. On ne demeure pas plus d'un quart d'heure debout dans une coursive, même si elle est chaude.

Philippe Hamm était un homme qui se connaissait bien parce que souvent et depuis longtemps il se posait des questions sur lui-même et y répondait avec franchise.

A seize ans, il n'avait pas su ce qui l'attirait vers la mer, mais plus tard, y réfléchissant, il avait dû s'avouer qu'il avait été poussé vers le métier de marin par ce qu'il avait appelé « la peur des hommes ».

En embarquant, il s'était écarté de la foule. Il aurait été incapable à terre de mener une

vie de lutte, de se faire une place et de la conserver. Il avait choisi de vivre en contact étroit avec quatre ou cinq hommes — et l'on peut mieux se défendre, au risque de passer pour un original, ou un sauvage, ou un mauvais coucheur, ou un imbécile — plutôt qu'avec cent.

Il n'était pas un héros, ni un aventurier, ni un casse-cou, mais un homme paisible. Peut-être s'il avait été guidé ou mieux éclairé aurait-il choisi une carrière scientifique, mais qui le tînt à l'écart douze heures sur vingt-quatre, qui l'enfermât dans un laboratoire avec des cornues, des bouillons de culture ou des appareils de physique.

Ses débuts avaient été pénibles. La peur qu'il éprouvait pour les hommes faisait encore qu'il les regardait avec un esprit critique aigu et qu'il ne les aimait pas.

Vivre dans un poste avec une dizaine de matelots lui avait paru être une punition de damné. A lui, qui d'un revers de main aurait pu écarter l'homme le plus fort de sa bordée, on n'avait épargné aucune brimade.

Mais dès ses premières veilles sur la passerelle, tandis que l'officier faisait, l'œil sur la ligne de l'horizon, le va-et-vient d'un bord à l'autre, il avait découvert le prodigieux monde des astres. Il avait compris le mécanisme de l'art supérieur de la navigation.

Pour lui, naviguer, ce n'était pas manœuvrer à la sortie ou à l'entrée des ports pour dégager son propre bâtiment des autres ou pour accoster un wharf, ni conduire un navire d'une terre à l'autre en dépit des tempêtes, des brouillards et des avaries de coque ou de machinerie, mais essentiellement fixer sa position par rapport aux astres et, de cette position, déterminer la route.

En cela, ses diplômes obtenus, il avait acquis une habileté peu ordinaire. Il avait, semble-t-il, pour en posséder le secret, démonté et remonté l'admirable mécanique du mouvement astral. Pour lui, la haute mer atteinte, le navire n'était plus qu'un point qui se déplaçait parmi d'autres points, lumineux ceux-ci, également mobiles, et dont à chaque seconde il pouvait traduire en chiffres, qui pour lui avaient un sens, la position.

Le quart achevé il gagnait sa cabine, se défaisait de ses lourds vêtements de mer, chaussait des pantoufles, s'asseyait à son bureau et, en dépit du vent, du roulis et des paquets de mer, ouvrait une revue qui traitait de questions scientifiques.

Lorsqu'au carré un officier du pont ou mécanicien, nouvellement embarqué, racontait par exemple comment son navire, quelques semaines plus tôt, s'était échoué par suite d'une épaisse brume ou d'une avarie de machine sur une côte dangereuse, et la lutte qu'il avait fallu entreprendre d'abord pour tenter d'éviter l'échouement, ensuite pour tirer le bâtiment de sa position, Hamm cessait de manger et fixait l'homme.

« Ce sont des choses qui arrivent, se disait-il, que ferais-je dans une telle conjoncture ? »

Lui qui interpellé directement souvent rougissait, il osait alors poser des questions, faire préciser tel et tel détail, demander des éclaircissements sur la conduite du commandant, du second, du lieutenant, et si on l'eût regardé attentivement on eût vu une rosée de sueur couvrir son large front. Non pas qu'il eût peur, mais il se sentait incapable, ou du moins se croyait-il incapable, dans la situation qui lui était exposée, et si lui-même s'était trouvé dans un cas semblable, d'agir comme sa fonction l'eût exigé.

Loin de vivre dans un rêve il avait des vues fort précises, une faculté peu commune de se représenter les faits et les hommes tels qu'ils étaient. Lorsque, le récit se poursuivant, il entendait dire que le second capitaine ayant été blessé le lieutenant, à sa place, s'était rendu avec deux hommes, en franchissant le pont balayé par les lames, sur le gaillard où il avait dû larguer les ancres malgré le guindeau faussé, il se voyait lui-même dans cette position et il se demandait les ordres qu'il aurait donnés et comment il s'y serait pris pour faire fonctionner l'appareil. Et s'il n'y était pas parvenu ?

Rentré dans sa cabine il éprouvait un soulagement à écouter le ronron de la machine et à voir au-dessus de la table ses livres rangés.

AU moment de son réveil Hamm ne dormait pas depuis longtemps, ayant été de quart entre 8 heures et minuit.

Le temps était mauvais. Le vent soufflait du sud-ouest en fortes rafales. C'était un vent qui venait de la terre, qui pendant des centaines de kilomètres avait raboté une terre déjà glacée. Cependant il prenait le navire par trois quarts arrière et il se heurtait au château central. On n'en souffrait pas beaucoup sur la passerelle, sauf sur la partie droite, qui recevait aussi des giclées d'embruns.

Hamm s'était tenu à gauche, ayant réduit sa promenade à aller du compas à l'abri au-dessus du feu rouge et à revenir, et il n'avait été gêné ni par le vent ni par les embruns. Il n'avait pas trop souffert du froid.

Il avait marché longtemps avec son sextant sous l'aile de son macfarlane. Il aurait voulu observer, mesurer la hauteur d'une étoile (il escomptait même avoir la chance de calculer le nom d'une étoile) puis fixer la position du navire.

Il n'avait pas découvert au ciel la moindre lueur, le plus minime point brillant. Le vent emportait d'énormes nuages noirs semblables,

dans l'obscurité, à une lourde fumée qu'à minuit il avait montrée au premier lieutenant Siccardi.

« Il faudra vous méfier, lui avait-il dit, le bras tendu ; les nuages sont bas, l'air est épais. Il n'y a pas beaucoup de visibilité. On aurait de la peine à distinguer un feu à plus de 2 milles.

— Tant mieux, avait lâché Siccardi avec la première bouffée de la pipe qu'il avait réussi à allumer à l'abri du grand corps de Hamm. Ils nous ficheront la paix. Et à part ça ?

— Rien. Le grand silence. Le vent toujours violent. La mer toujours forte. Mais, avec ces grosses lames qui nous prennent par l'arrière, nous marchons bien. J'estime la vitesse à 15 nœuds, 16 peut-être. »

Siccardi souriait. Il avait remarqué que Hamm ne parlait jamais autant que dans la nuit, lorsqu'on ne pouvait voir son visage. Quand on regardait Hamm dans les yeux il se taisait.

Siccardi était un homme jeune, élégant, parfumé, soigneusement rasé, les cheveux collés sur le front et partagés par le milieu. Dans les ports il avait toujours quelque chose d'urgent à faire en ville.

« Hamm, disait-il, entr'ouvrant la porte de la cabine du second lieutenant. Vous serez gentil de voir ce qui se passe là-haut. On a apporté un tas de papiers. Jetez-y un coup d'œil. A charge de revanche. Au revoir, mon vieux. »

Hamm, par le hublot, regardait sur le quai s'éloigner Siccardi qui glissait la main sous le bras d'une femme. « Celui-là, quel culot ! »

Il grimpait jusqu'à la chambre de navigation et chaussait ses lunettes (ce n'était pas qu'il en eût tellement besoin, mais il en usait à cause de tous ces petits signes et chiffres sur les cartes et dans les revues techniques). « Voyons un peu ces papiers... (des instructions et des corrections à apporter aux cartes)... A charge de revanche ! »

« Oui, 16 nœuds, je pense. Venez, je vais porter le point estimé sur la carte et signer le journal de bord. »

Il avait entraîné Siccardi dans la timonerie.

Là c'était le calme et une demi-obscurité avec une seule lampe dont la lumière dirigée n'éclairait que la carte étalée sur la table, mais le reflet de cette carte blanche jouait sur le plafond laqué, sur les glaces, sur le visage et les mains du timonier immobile devant la barre. Il y avait aussi la petite lueur jaune du compas de route.

Un rideau séparait la timonerie d'un salon, et un autre rideau ce salon de la chambre du commandant. Il ne fallait pas faire beaucoup de bruit pour réveiller le maître du navire, et l'on ne parlait que du service car on ne savait jamais si celui-ci dormait ou non.

En passant derrière le timonier, Siccardi avait montré le rideau avec le tuyau de sa pipe, ce qui voulait dire : « Est-ce qu'il s'est montré cette nuit ? » Hamm en réponse avait haussé les épaules. « Que Talan aille au diable ! »

Puis les deux marins s'étaient penchés sur la carte routière de l'Océan Glacial, du Groenland au delà de la Nouvelle-Zemble, avec, dans le sud, les côtes norvégienne et russe et, dans le nord, rien, car c'est l'eau et la glace.

La route était tracée au crayon et l'on voyait que le navire n'était pas passé bien loin du cap Nord, mais depuis, faisant route à l'est, il s'était éloigné de la terre qui peu à peu s'inclinait vers le sud-est. Puis le cap du paquebot avait été changé et il s'en était quelque peu rapproché.

Le long trait au crayon était tronçonné par des petits traits qui marquaient le nombre des milles parcourus d'une observation à l'autre ou d'un point estimé à un autre. A droite et à gauche étaient dessinés des cercles minuscules, des croix, étaient écrits des chiffres, et de ces cercles et de ces croix partaient d'autres traits qui rejoignaient la route, car le vent, la mer, les courants, un timonier inattentif avaient parfois fait dévier le steamer.

Par suite de la chute brusque de la côte vers le sud, à la hauteur d'Ekaterina, le « Nevada », poursuivant sa route vers l'est, avait encore tiré au large. Plus tard sa direction avait été fixée au sud-est, ce qui se voyait par un angle que formait le trait.

Hamm, sur un bout de papier, avait fait un rapide calcul. Il avait multiplié 16 par 4. « Oui, je compte 16 », avait-il murmuré — à cause de Talan — à l'oreille de Siccardi. Avec un compas il avait mesuré 64 milles à l'échelle des latitudes. Il avait appuyé une pointe du compas sur le dernier point estimé par lui-même quatre heures plus tôt, l'autre un peu au nord du trait, à un mille à peu près, à cause de la dérive. « Nous aurons des surprises demain si nous pouvons observer. »

Puis il avait placé dans diverses positions le rapporteur sur la carte. Il s'était encore servi du compas, et enfin il avait écrit dans le livre de bord : « Le 25 octobre à minuit. Point estimé : 69° 15' latitude N. ; 40° 10' longitude E. (Greenwich). »

Cette position plaçait le « Nevada », navire réquisitionné, chargé de munitions, qui se rendait à Arckangel, en mer Blanche, à 75 milles de la côte la plus proche et à peu près au centre d'une ligne droite tirée du port d'Alexandrovsk à la pointe occidentale de Kanin Nos.

— Maintenant, avait dit Hamm à Siccardi, je vais dormir.

Il avait quitté la passerelle par l'échelle de gauche, étant ainsi à l'abri du vent et des embruns. Se laissant guider par une main courante de bois fixée contre la cloison du fumoir, parce que l'obscurité était totale, parce que le navire roulait et que les lattes étaient humides — et de l'autre côté, entre les embarcations de sauvetage, il n'y avait rien qui pût préserver d'une chute à la mer — il avait suivi le pont supérieur sur une dizaine de mètres. Alors, une porte ayant cédé sous sa main, il s'était trouvé dans un vaste salon désert, démeublé, dégarni de ses tentures et de ses tapis et à peine éclairé par un plafonnier en veilleuse.

Il avait à traverser de haut en bas et sur une partie de sa longueur tout le château central, et tout le château central avait été ainsi vidé et se trouvait dans la pénombre.

De ce navire qui avait transporté des dizaines de milliers de voyageurs sur l'Atlantique du Sud, toutes les cabines de passagers étaient inhabitées. Les draps avaient été enlevés, les matelas empilés dans les magasins. Il ne restait plus une seule bouteille au bar ni une seule assiette dans les salles à manger. Bouteilles, assiettes, verres et couverts étaient dans des caisses avec de la paille, à l'abri des coups de roulis.

Par un large escalier aux rampes de bois Hamm était passé d'un salon à la bibliothèque sans fauteuils et sans tables. Un autre escalier — toujours le marin s'enfonçait dans la profondeur du navire — lui avait donné accès à une longue et étroite coursive avec, à droite et à gauche, des cabines qui se succédaient comme des cellules, et il y avait au-dessus et au-dessous exactement les mêmes coursives et les mêmes cellules, aussi vides.

Il y avait encore, d'un côté et de l'autre, des chambres à deux baies ouvrant sur le pont promenade, des cabines à quatre couchettes dégarnies, des entreponts à émigrants, d'autres salons, d'autres réfectoires, des fumoirs, des bars, des toilettes, des douches, et l'on n'y voyait pas une ombre, on n'y entendait rien autre que le gémissement des cloisons de bois étirées par les mouvements du paquebot.

Il n'y avait à bord du « Nevada » que l'équipage, cinquante hommes, dont quarante dormaient. A une lampe rouge qui marquait un passage Hamm avait tourné à droite et s'était trouvé 7 mètres plus loin dans la coursive qu'il habitait.

Là c'était tout différent.

Au début, tout de suite après les portes de fer qui recevaient parfois le choc des paquets de mer et qui avaient été fermées et étayées dès le départ de Brest, vivait le second capitaine Martin, dans une vaste chambre, puis se trouvait son bureau, puis venaient les cabines du commissaire, du médecin, celle de Siccardi, puis le carré et l'office, puis la propre cabine de Hamm. Enfin se succédaient les cabines des officiers mécaniciens.

De l'autre côté de cette espèce de grand'rue s'ouvraient la cuisine de l'équipage et, dans le fond, la machine.

Toute une partie du château central était morte, mais là c'était la vie. Pas à cette heure. On n'y entendait dans l'instant que le souffle du navire lui-même, les pulsations des pompes et des pistons, les expirations des cylindres, le chuintement de la vapeur, le claquement d'une porte blindée, les notes comme d'une boîte à musique d'un outil dégringolant le long d'une échelle de fer et, parfois, un éclat de voix amplifié, semblait-il, par un mégaphone, mais toujours venant d'en bas, de la fosse aux mécaniciens.

Hamm était entré dans sa cabine et en avait fixé la porte au crochet, laissant ainsi un étroit espace entre le panneau et l'encadrement, car cet homme solitaire et silencieux aimait à avoir par l'oreille un contact avec la vie du bord, aimait à entendre vivre — et même dormir — le navire et son équipage.

Il avait allumé sa lampe, s'était défait de son macfarlane et de ses sabots, avait placé le manteau sur le radiateur pour qu'il séchât et s'était chaussé de pantoufles. Là il était bien, il faisait chaud, il avait ses livres, il était seul. Il était minuit dix, minuit et quart. Tous reposaient, sauf les hommes de service sur la passerelle, dans la machine, à la radio.

Ce n'était pas le silence inhumain de la campagne avec le cri d'un oiseau nocturne et le glissement d'un fauve en chasse. Ce n'était pas le grand repos de la nuit. Le navire ne dormait pas, ne se reposait pas. Il allait de l'avant de toute sa puissance. On entendait le bruit de son cœur. Il respirait. Il soufflait. Il se ployait. Il roulait un peu, tanguait un peu.

Hamm avait trouvé sur la table un verre de café, un morceau de pain et une tranche de viande qu'y avait placés, le soir, Camille, le garçon de carré, et il s'était mis à manger et à boire tout en se déshabillant et en écoutant vivre le navire.

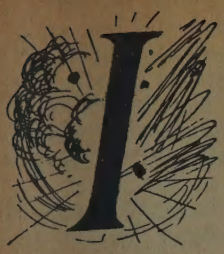
Il s'était assis sur la couchette : c'était plus commode. Il mordait dans le pain, puis il retirait son pantalon, buvait une gorgée de café.

Quand il avait été couché il s'était mis à lire. Il s'était dit : « Je vais terminer la lecture de cet article — une étude sur les ondes hertziennes — puis je dormirai. » Il était bien. Les heures de la nuit étaient pour Hamm les plus agréables. Son quart n'avait pas été troublé par Talan, et il avait sept heures devant lui, sept heures de repos sans voir personne, sans avoir à écouter quelqu'un.

Il lisait, puis il s'interrompait pour écouter, pour regarder sa cabine, ses livres, ses cahiers, puis il reprenait sa lecture.

Il s'était endormi.

CHAPITRE II



IL avait ouvert les yeux et il s'interrogeait : « Quel est le bruit qui m'a tiré de mon sommeil ? » lorsque ce bruit se reproduisit et, ce coup-ci étant éveillé, il le reconnut tout de suite : la sonnerie du transmetteur d'ordres.

Sur la passerelle, Siccardi, ou Talan, avait pesé, ou tiré, sur la manette du transmetteur d'ordres et, en bas, dans la machine, une aiguille s'était déplacée sur un cadran et la sonnerie avait été déclenchée pour appeler l'attention de l'officier mécanicien.

Celui-ci avait répété l'ordre pour signaler qu'il l'avait reçu et qu'il allait l'exécuter tout de suite, et la sonnerie avait été mise en branle une seconde fois.

Hamm, parce qu'il avait tenu sa porte entr'ouverte, parce que sa cabine donnait dans la grande coursive centrale à quelques mètres de l'entrée de la machine, avait entendu les deux sonneries, dont la première l'avait éveillé.

« Que se passe-t-il ? » se demandait-il. Il était assis sur la couchette. Il avait allumé sa lampe. Il regardait sa montre, qu'il avait saisie sur la table. Il était minuit 45.

Siccardi, ou Talan, avait demandé à la machine d'augmenter la vitesse ou de la réduire. Mais pourquoi ? En deçà du cercle arctique, le « Nevada » avait été arraisonné par un croiseur en patrouille, un de ces messieurs bien armés et rapides qui vous demandent vos papiers, et il lui avait fallu stopper. Il se pourrait que Siccardi eût dû manœuvrer pour éviter un navire ; la visibilité était mauvaise — il le lui avait fait remarquer — et on naviguait sans feux.

Hamm écoutait. Il le « sentait » : ce n'était ni la rencontre d'un croiseur ni une manœuvre à effectuer qui avaient motivé l'ordre. D'ailleurs l'ordre n'était pas de s'arrêter, mais d'aller plus vite. Le navire vibrait davantage. Les pulsations étaient plus rapides. Il fonçait et il changeait de route. D'un seul bloc, le grand corps s'inclinait sur la droite et abordait la mer d'une autre manière.

« Nous sommes attaqués », se dit Hamm. Il se leva. Il avait pris pour une telle affaire ses précautions. On peut être coulé tout de suite et il est inutile même de s'habiller, mais, si on met les embarcations à la mer, il faut être paré à tenir le coup.

Il avait disposé dans un tiroir du linge chaud, dont il se vêtit. Il avait un tricot pour cela, une vareuse et des pantalons plus épais. Il s'en habilla. Il avait mis en réserve de gros bas qui lui enveloppaient les jambes jusqu'au-dessus des genoux. Tandis qu'il les enfilait, il pensait : « C'est peut-être une fausse alerte. Peut-être Siccardi a-t-il aperçu le feu d'un navire neutre et a-t-il pris peur. Nous serons vite fixés. Mais que viendrait faire par ici un navire neutre ? »

Il glissa les pieds dans des galoches fourrées de journaux, plaça dans les poches tout ce qu'il devait emporter : son livret d'inscrit maritime, son portefeuille, un épais carnet dans lequel il notait des adresses, les dates des escales, les titres des livres à acheter, des remarques sur Talan, des formules algébriques, sa montre, un canif à plusieurs lames. Et il écoutait.

D'autres hommes aussi avaient été réveillés. Dans le fond de la coursive, vers l'arrière et vers l'avant, des portes claquaient. Un homme en sabots courait, qui appela avant de se précipiter dans l'échelle de la machine.

Le navire changeait de nouveau de route. Il était un peu incliné sur la gauche, avait cessé de rouler, mais tanguait légèrement et l'eau dans la carafe, sur la toilette, formait un plan oblique. Le steamer avait accompli un demi-tour. Cap au sud-ouest, il attaquait la mer de face et se heurtait à des lames pas tellement fortes pour lui, qui cependant lui faisaient lever le nez, qui encore, en se dérobant, le faisaient tituber.

Grandi par les galoches fourrées de journaux, grossi par les vêtements épais, les bras un peu écartés du corps, Hamm tournait sur place dans sa cabine, avec peine, se heurtant à la couchette, à la table, à la toilette.

Peut-être s'agissait-il d'une fausse alerte, se répétait-il, ou d'une alerte qui n'aurait pas de suite, et dans une demi-heure il quitterait ces galoches, se déshabillerait et se recoucherait. Peut-être aussi ne rentrerait-il plus jamais dans cette cabine, et ces livres sur lesquels il se penchait souvent un crayon aux doigts, et ces petites feuilles de papier qu'il couvrait de signes, de lettres et de chiffres seraient-ils perdus à jamais.

Il saisit dans un tiroir au-dessous de la couchette et plaça dans les poches de sa vareuse, à droite et à gauche, deux bouteilles de cognac auxquelles il avait placé des bouchons pouvant être arrachés facilement ; il avait pensé à cela. Il se coiffa de la casquette, serra autour du cou la cravate de laine de manière qu'elle lui couvrît le menton et les oreilles, s'enveloppa de son macfarlane et sur le tout enfila le gilet de sauvetage, qu'il noua avec soin.

Il s'était approché de la porte fixée au crochet et, après avoir soulevé le rideau, il jetait un coup d'œil dans la coursive. Il regardait le

petit morceau de coursive qu'il apercevait de là. Il n'entendait plus rien sauf, bien entendu, les pulsations précipitées de la machine.

Il n'aurait pas voulu être vu guettant de cette manière, ni arriver sur la passerelle ainsi équipé si rien de grave ne s'était produit. On se moquerait de lui. On dirait le lendemain qu'il avait eu peur.

Il attendait que quelqu'un passât, et il verrait bien, selon qui ce serait, à son attitude... lorsque brutalement un coup de canon claqua, et le navire sursauta, qui avait été touché de plein fouet par l'obus.

« Heureusement que la sonnerie du chadburn m'a éveillé. Mais qui nous tire dessus ? »

IL dut passer l'épaule droite puis l'épaule gauche pour franchir la porte de sa cabine, et il se mit à courir lourdement.

Des hommes en savates et bleu de chauffe ouvert sur la poitrine nue, traînant sur le parquet des gilets de sauvetage, des couvertures, portant à la main et sur l'épaule des valises et des sacs, arrivaient du bas bien éclairé de la coursive, mais sans se presser.

« Hâtez-vous, leur cria Hamm. Nous avons été touché. »

Ils ne le regardèrent même pas, avançant vers le chef mécanicien, debout à l'entrée de la machine, qui, Hamm s'en souvint, avait installé là, sur la plate-forme, un dispositif de son invention pour stopper l'appareil moteur.

D'autres hommes (le lieutenant entendait seulement leurs pieds nus et leurs savates qui couraient sur les échelons comme des doigts sur les touches d'un piano) grimpaient aux échelles de fer.

Hamm poursuivit sa course. Comme il passait devant le carré il en vit la porte s'ouvrir et, dans l'encadrement, avec au-dessus de la tête la lampe qui rayonnait, apparut Camille, le garçon qui couchait là.

Il avait seize ans. Vêtu d'une chemise et d'un pantalon, il était échevelé et pieds nus. Il s'écria avec des sanglots dans la voix :

— Monsieur. Qu'est-ce qu'il y a ? Un sous-marin ?

— Je n'en sais rien. Habille-toi. Chausse-toi. Couvre-toi. Prends ton gilet de sauvetage.

— Et où je vais ?

— Sur le pont.

Le garçon se mit à pleurer. Il fit demi-tour et se débattit avec des vêtements jetés en tas sur une banquette du carré.

— Dépêche-toi, lui cria Hamm. Ce n'est pas le moment de pleurer.

Le navire allait de l'avant toujours, mais il n'attaquait plus franchement les lames. Il ne tanguait plus régulièrement, mais assez souvent prenait de la gîte à droite puis se redressait. « Il est touché, se répétait Hamm, courant maladroitement. Où ? »

Il allait s'engager dans le court passage transversal qu'il avait suivi peu avant, lorsqu'il s'aperçut que la porte de Martin, le second capitaine, plus loin dans la coursive, n'était pas ouverte.

Martin parfois disait, lorsqu'il daignait parler : « Si nous sommes torpillés dans la nuit, je coulerai endormi. » Il n'était jamais sur la passerelle à 4 heures du matin mais à 4 h. 15, 4 h. 30, après qu'un matelot eut été envoyé cinq, six fois le réveiller.

Hamm se précipita sur la porte fermée et cogna contre des deux poings :

— Martin. Réveillez-vous. Nous sommes attaqués. Nous sommes touchés. Touchés...

Le second ne répondant pas, il se déchaussa vivement un pied et tambourina avec la galoche sur le panneau.

— Martin ! Martin ! Bon Dieu de bon Dieu ! Réveillez-vous.

La porte s'ouvrit d'un coup.

— Vous avez perdu l'esprit, fit Martin, le voyant une galoche à la main.

C'était un homme de petite taille et maigre, avec un visage creux, long, allongé encore par une courte barbe carrée, avec un front bombé et ridé et des yeux marron sale. « Face d'hypocrite, se disait souvent Hamm. Et il n'est même pas capable de calculer juste. »

Derrière l'officier, qui n'était même pas dépeigné, vêtu d'une longue chemise de nuit à lisérés rouges, Hamm aperçut une grande toilette, des serviettes éponges, des tubes, des flacons, des brosses et, fixée à la cloison, une lampe voilée d'un tulle rose. Ça sentait bon. C'était chaud et calme.

— Nous sommes touchés ! lui cria Hamm en pleine face.

— Touchés ? Qu'est-ce que vous dites ?

A cet endroit de la coursive, presque à son début, on ne voyait ni entendait les hommes de la machine, et le steamer poursuivait sa route, un peu désordonnée il est vrai. Devant le visage inexpressif de Martin, à entendre sa voix calme, Hamm eut la pensée, aussi rapide qu'un éclair, qu'il pouvait s'être trompé, avoir rêvé.

Mais le navire plongea brutalement sur la droite comme un homme qui, ayant mis le pied dans un trou, trébuche, et, un second coup de canon ayant claqué, il y eut à la partie supérieure du steamer, juste au-dessus de la tête des deux hommes, un bruit comme si l'obus eût éclaté dans un magasin de porcelaine. Des glaces se brisèrent, des cloisons de bois furent réduites en charpie, des parois de fer gondolées, des épontilles tordues.

Hamm se lança dans l'étroit passage transversal ; il était désert. Il ne rencontra personne non plus, tandis qu'il se cognait les épaules aux portes des cabines vides dans la coursive des premières classes. « J'ai perdu du temps, grognait-il, à vouloir sauver la vie à cet imbé-

cile. » Le steamer s'était mis à rouler avec des coups de rappel brutaux. Des tiroirs étaient arrachés, des meubles renversés, les cloisons de bois craquaient.

« Il est tombé en travers de la mer », se disait Hamm traversant la bibliothèque. « Mais où a-t-il été touché ? » Il pensait au premier coup de canon, pas au second, dont l'obus avait éclaté, Hamm n'en doutait pas, dans le fumoir au-dessous de la passerelle.

Sous le poids des livres des vitres se brisaient, et Hamm devait pour avancer suivre une cloison de l'épaule. Mais tout à coup le roulis cessa comme par enchantement. « J'y suis. C'est le gouvernail qui a été touché. Nous sommes fichus. Il n'y a plus moyen de fuir. Nous allons tourner en rond et il nous aura comme il voudra. A coups de canon. »

Il pensa aux centaines de tonnes de poudre, d'obus et de grenades accumulées dans les quatre cales. Il vit le feu d'artifice que cela ferait, avec, dans les flammes et les gerbes d'étincelles, les ponts et les aménagements du navire, avec les hommes déchiquetés projetés dans le ciel poisseux, cette nuit-là, de l'Arctique.

Il grimpa l'escalier central, traversa le salon, aussi désert et silencieux que trois quarts d'heure plus tôt. Il poussa la porte et la referma derrière son dos. Il était sur le pont.

Le navire avait dû trouver une position d'équilibre, car après avoir roulé il tanguait. Le gouvernail n'avait peut-être pas été emporté, mais déchiré à moitié, ou tordu et coincé. Le steamer, qui ne pouvait plus être dirigé efficacement, suivrait cependant une certaine route. Il tournerait avec un rayon de plusieurs milles.

Mais, tout en pensant que la longueur de ce rayon pourrait être calculée, Hamm s'étonnait de ne plus avoir aperçu un homme depuis que le second capitaine avait refermé sa porte. C'était tout de même extraordinaire. Où se tenaient donc les cinquante hommes d'équipage, la douzaine de matelots, le maître, les seconds maîtres, le charpentier, tandis que le « Nevada » fonçant de toute la puissance de sa machine, le gouvernail touché, courait follement comme un lièvre dont le cervelet aurait été effleuré par un plomb ?

C'était bien, ainsi que Hamm l'avait pensé, le fumoir des premières classes, juste au-dessous du banc de quart, qui avait été touché. « Un peu plus haut, se mit-il à penser, et la passerelle y passait. Un peu plus bas et l'obus arrivait en plein dans la cabine de Martin pendant que je lui parlais. »

L'obus avait défoncé la paroi de bâbord, mais le navire, tournant en rond, avait depuis si souvent changé de cap qu'on ne pouvait dire où en mer se trouvait l'assaillant.

Le marin s'engagea dans l'échelle de la passerelle et s'aperçut qu'elle aussi avait souffert. La main courante était tordue et deux, trois échelons manquaient, un autre céda sous le pied de Hamm, qui cependant parvint sans trop de difficultés sur la passerelle, où sa galoche glissa dans un épais liquide gluant. Un homme sans doute avait-il vomi, que le canon avait éveillé en sursaut et qui avait été écœuré par le froid et la peur.

Mais pourquoi n'y avait-il personne là, non plus ? Il alla d'un bout à l'autre de la passerelle et ne rencontra pas un homme, ni Siccardi, ni Talan, ni un matelot de veille. Alors, après en avoir écarté le rideau, il entra dans la timonerie, où il se trouva en face de Siccardi, allongé sur le parquet, dont une partie du visage avait été arrachée.

C'était affreux. Ce qui avait été le visage agréable de Siccardi n'était plus qu'une masse de chair sanglante. Du côté droit, de l'oreille au menton, l'os de la mâchoire, auquel pendait la joue, était à nu. A la place du nez, au-dessous des yeux, qui paraissaient ne pas avoir été touchés, mais qui étaient sans regard comme brûlés par un fer rouge, il y avait un trou. Hors de la bouche, d'où sortait avec un râle une abondante mousse rougeâtre, se tordait la langue, noire.

Hamm s'agenouilla au côté de son camarade. Il lui semblait, après avoir vu cela, qu'il n'avait plus rien à faire, que tout était fini. Il n'avait plus en mémoire que le navire tournait en rond et ne pouvait fuir, que l'assaillant certainement le guettait encore.

De l'autre côté de Siccardi se trouvait Frossard, le médecin du bord, à genoux lui aussi, avec sa trousse ouverte devant lui, un flacon d'alcool dans la main gauche, du coton dans la droite.

Qu'allait-il faire ? Comment pouvait-on panser une si grave blessure ? On ne pouvait laisser Siccardi là. Mais n'était-il pas mort ?

— Je vais vous aider, dit Hamm. Nous allons le mettre sur le divan à côté.

UNE voix grasseyante le fit d'un coup se mettre debout.

— Hamm, qu'est-ce que vous f... là à genoux ? Ne croyez-vous pas que vous pourriez vous rendre utile d'une autre façon ? Je suis seul. Et Martin ? L'avez-vous vu ? J'ai envoyé Michel au poste de T. S. F. Allez-y. Qu'ils envoient le S. O. S. d'urgence. Prenez ce papier. C'est notre position à minuit.

Dans le coin de la timonerie, au delà de la barre devant laquelle ne se tenait aucun matelot bien que le navire continuât à aller de l'avant (« nous sommes touchés au gouvernail », s'était dix fois répété Hamm; il en avait là une preuve évidente), le commandant Talan, le torse dans la pénombre, mais le grossier visage fouillé par un faible rayon

lumineux, s'appuyait comme s'il eût été lui-même blessé à la table des cartes.

— Allons dépêchez-vous. Et revenez, répéta-t-il, agitant, au bout de sa petite main grasse qui tremblait, un papier.

— Bien, commandant, répondit Hamm. Et il saisit l'ordre.

« Pourquoi ne stoppe-t-il pas la machine ? se demanda-t-il en descendant l'échelle de la passerelle. Mais fallait-il la stopper ou non ? Il a peut-être raison. Nous fuyons cependant. L'obscurité, le vent, les lames peuvent nous sauver. Avec cette route folle que nous suivons, il ne doit plus savoir où nous sommes. A moins qu'il ne nous écoute. Notre bruit doit guider son canonnier. Où est-il ? »

Hamm regarda autour de lui. La nuit était totale. Aucun feu en mer, toujours aucune étoile au ciel. Ni le ciel ni la mer n'étaient visibles. Hamm, le visage soufflété par le vent et cinglé par des gouttelettes d'eau glacée, ne voyait même pas le navire. Il savait que le navire existait parce qu'il l'entendait, parce qu'il le sentait tanguer, rouler et tourner en rond, parce qu'il le touchait avec les mains et les pieds.

Il se précipitait vers le poste de T. S. F. et cependant regardait toujours vers le large autour de lui, redoutant de voir quelque part l'obscurité trouée par la flamme d'un troisième coup de canon, et dans le même moment il pourrait avoir, lui aussi, le visage déchiré par un éclat.

Une dizaine d'hommes (la lumière d'un fanal balancé par l'un d'eux permettait d'en estimer le nombre) sautant, se bousculant comme s'ils avaient le diable à leurs trousses, traversaient le pont.

— Vous autres ! s'écria Hamm, êtes-vous fous ? Eteignez ce fanal. Jetez-le à la mer. Vous allez nous faire repérer. Et nous sauterons. Qui êtes-vous ? S'il y a des matelots parmi vous, qu'ils aillent sur la passerelle.

Jamais le grand navire qu'il ne voyait pas (seulement autour et au-dessous d'un fanal quelques lattes de pont et la silhouette d'une manche à air) n'avait paru si désert à Hamm.

Les hommes étaient si peu nombreux qu'il ne semblait pas que le bâtiment pût compter sur eux pour être sauvé. Quelques puces sur le grand corps d'un chien de berger. S'il voulait vivre, il devait fuir.

Hamm se jeta dans le groupe des hommes avec l'espoir de reconnaître l'un d'eux, peut-être le maître d'équipage, peut-être même Martin enfin habillé.

— Le commandant a besoin de vous. Allez sur la passerelle.

Et comme personne ne lui répondait, en dépit des jurons et de la résistance, il arracha le fanal à l'homme qui le balançait et l'écrasa sous ses galoches. Quelques secondes plus tard il entrait dans le poste de T. S. F. et dit, défroissant le papier serré dans le creux de la main :

— De la part du commandant. A transmettre tout de suite. C'est notre position.

— Taisez-vous. Il nous répond.

Les oreilles serrées par le casque, un crayon aux doigts, la main gauche levée, intimant l'ordre de ne pas parler, le chef de poste assis à la table de transmission regardait Hamm, qui demanda cependant mais à mi-voix :

— Qui nous répond ?

— Le croiseur anglais. Le « Tiger ».

— Est-il loin ? murmura-t-il tandis qu'il lisait, lettre à lettre par-dessus son épaule, les mots que l'opérateur traçait sur le cahier d'écoute : « Mauvaise réception. Répétez votre position. »

Le chef avait trente ans à peine. Il était habillé d'un pyjama et l'on apercevait par une porte ouverte dans le fond du poste sa cabine avec la couchette défaite et les vêtements rangés sur une chaise.

La main levée pour imposer silence à Hamm s'était abaissée et paraissait protéger un fil en spirale dont la pointe effleurait un éclat de galène serré dans un godet de cuivre.

— Vous lui aviez donc déjà transmis notre position ?

— Oui. Une position que j'avais estimée.

Un autre homme, plus jeune, vingt ans peut-être, habillé celui-ci d'une vareuse ouverte et d'un pantalon, mais la poitrine nue et les pieds nus dans des souliers délacés, se tenait debout entre l'éclateur à grosses boules et la dynamo, prêt à déplacer la manette du rhéostat de mise en marche.

Il faisait chaud. Si le navire n'eût tourné en rond, tangué, roulé, rompu son équilibre pour le retrouver, c'eût été le calme là. Ce petit cube de tôles blanches, jointes les unes sur les autres par des boulons, tapissées de fils métalliques, avec la vaste table garnie d'appareils, que trois fortes lampes éclairaient violemment, paraissait être le seul endroit du navire habité encore suffisamment.

Là rien ne paraissait perdu. A peine si les deux jeunes hommes étaient un peu pâles. Il est vrai, s'était mis à penser Hamm, qu'ils ne se doutaient pas, n'étant pas marins, que le steamer, touché, ne pouvait fuir, qu'ils n'avaient pas vu la face ensanglantée de Siccardi avec l'os mis à nu et la joue qui pendait, ni les hommes courir sur le pont, l'un d'eux balançant un fanal.

Une chaise se trouvant derrière lui, Hamm s'assit. Tout ce qu'il avait sur le corps — flanelle, tricot, vareuse, macfarlane, gilet de sauvetage — était lourd et chaud. Il défit deux boutons du manteau, glissa la main sous le gilet, saisit un crayon à mine rouge dans une poche et, s'appuyant à la table, écrivit en grands chiffres, après l'avoir rectifiée de la distance parcourue depuis minuit, la position du

« Nevada ». Il posa le papier devant les yeux de l'opérateur.

Et le rhéostat déplacé, la dynamo vrombissant, les étincelles éclatèrent entre les deux grosses boules.

« Dieu ! Pourvu qu'il entende, se disait Hamm remontant sa montre, que les doigts qui remettaient en place le crayon avaient saisie. 1 h. 15. S'il n'est pas loin et s'il comprend bien notre position, il pourrait être là avant le jour. C'est notre seule chance de salut. »

Il replaça sa montre et reboutonna son manteau. Le ronron de la dynamo s'atténuait. Le chef opérateur, le casque de nouveau aux oreilles, le crayon aux doigts, la main gauche en coquille au-dessus du détecteur, prêt à déplacer de la pointe de l'index le fil en spirale, écoutait déjà.

Alors la torpille atteignit le steamer, et Hamm, assis, fit un bond — peut-être fut-il lancé en l'air — comme s'il eût été touché lui-même dans sa chair.

Il fut tout surpris de pouvoir après cela bouger, se déplacer, courir même, d'avoir l'usage de ses membres, de ne pas souffrir, de ne pas sentir une blessure profonde dans le corps, de ne pas avoir le visage et les mains couverts de sang.

Mais le navire ? Il était perdu. Hamm n'en douta pas. Cette fois, il avait les reins cassés. Il avait été — il paraissait avoir été — tordu en deux. Il allait être englouti avec sa cinquantaine d'hommes accrochés à sa carcasse de fer.

Avec le coup, dans la même seconde, l'obscurité s'était faite. Hamm ayant fait un bond, ayant été projeté, se trouva sur le parquet avec les deux opérateurs, l'un de ses bras entourant un torse, l'une de ses mains serrant une cheville, sa tête cognant contre une chaise renversée. Le navire, lui semblait-il, basculait, se couchait, se retournait, et le marin éprouvait l'horrible crainte d'être entraîné avec lui, coulant la quille en l'air.

Il est vrai que le navire avait pris tout de suite une forte gîte sur la gauche, mais le glissement s'arrêta là d'abord, puis, comme équilibré, le pont retrouva une position à peu près horizontale, et sous la main de Hamm, qui s'était mis debout, la porte du poste céda.

LORSQUE Hamm, la porte du poste s'étant ouverte devant lui, posa le pied sur le pont, un pied démuni de sa galoche, son premier mouvement fut de se rendre sur la passerelle pour obéir à l'ordre de Talan : « Portez ce papier au poste et revenez ici. » Il fit quelques pas en avant, en clochant, dans l'obscurité totale, réprimant une forte envie de retourner au poste pour chercher à tâtons la galoche perdue. Sa casquette aussi — il s'en aperçut dans le moment — avait disparu, et le vent glacial du sud-ouest lui serrait le front, les tempes et la nuque comme une couronne d'acier trop étroite. Encore il éprouvait une curieuse sensation physique, comme si un froid animal visqueux se fût plaqué contre sa cuisse gauche. Craignant d'être blessé et de perdre du sang, il porta là une main qu'il sentait. C'était du cognac ; une des bouteilles avait été brisée.

D'avoir un pied couvert seulement d'un chausson, d'être tête nue, d'avoir perdu une partie de sa provision d'alcool le diminuaient, lui parut-il. Les précautions qu'il avait prises contre l'aventure étaient devenues en partie inutiles. Tout cela était stupide. Et Siccardi qui, avec une partie du visage arraché, gisait sur la passerelle du navire torpillé !

Il balança deux, trois secondes entre retourner au poste et se rendre tel qu'il était sur la passerelle et il comprit qu'il n'avait pas à choisir. Il eut l'intuition que rechercher sa galoche causerait sa perte, que se rendre sur la passerelle était inutile car le navire était sur le point de couler et que lui-même aurait juste le temps, s'il l'avait, de se jeter dans une baleinière ou de trancher les liens d'un radeau.

Le navire fléchissait, lui semblait-il, sous ses pieds, mais Hamm était sûr que ses sens le trompaient. La vérité était que le navire ne réagissait plus, qu'il était mort et ouvert à la mer, qu'il avait perdu sa souplesse, sa flottabilité, qu'il possédait déjà une rigidité cadavérique, que l'eau pénétrait en lui furieusement, l'alourdissait, pesait sur des cloisons, tordait des barres de fer, le démolissait.

Le navire s'enfonçait par à-coups, roulait d'un bord, se redressait, piquait de l'arrière, se redressait encore, se cabrait.

C'était une agonie dans l'obscurité la plus profonde et dans le silence de l'océan sans cris humains, mais avec des gargouillements intérieurs, des borborygmes sinistres. Et tout à coup, à quelques mètres en arrière de l'officier, qui pensa que parfois les bêtes qui agonisent se vident, la claire-voie de la machine vola en éclats sous la poussée de la vapeur.

Il entendit tout près de lui, sur sa gauche, une galopade et des cris puis aperçut, dans le nuage de vapeur soudain devenu lumineux, des hommes — combien ? dix, quinze ? il ne put les dénombrer — dont deux portaient un fanal, qui se jetaient sur une baleinière.

Il était impossible de savoir la position du navire par rapport à la mer. S'il s'était déjà beaucoup enfoncé dans l'eau ou s'il opposait encore aux lames sa haute muraille. Parfois le voile des embruns d'une lame qui se brisait contre lui l'enveloppait. Par moment, c'était le calme. Le vent emportait la vapeur. Mais il y avait aussi des masses d'air chassées des aménagements, des expirations capables de renverser un homme.

Hamm s'avança vers les hommes. Il était certain qu'il n'avait rien d'autre à faire qu'à se

joindre à eux, dont certains, déjà à l'intérieur de la baleinière suspendue à ses portemanteaux, se débattaient avec les poulies et les garants tandis que d'autres sur le pont encore, après avoir lancé dans l'embarcation les paquets dont ils étaient chargés, s'accrochaient à la coque et s'efforçaient de se hisser.

L'étonnant était le silence de la passerelle. Hamm aurait voulu y voir briller une lumière et se dessiner dans l'auréole la silhouette de Talan. Mais vers l'avant c'était la nuit fuligineuse, à croire qu'ils étaient tous morts : Talan, Siccardi, le docteur. A moins que ceux qui l'avaient pu n'eussent fui.

Hamm avançait vers la baleinière. Il avait quelque chose à faire là : mettre de l'ordre. C'était bien cela, n'est-ce pas ? qu'il avait à faire en l'absence de Talan et du second capitaine : mettre de l'ordre. C'était son rôle d'officier. D'ailleurs l'ordre d'évacuation avait-il été donné ? Mais comment allait-il être reçu par cette bande d'énergumènes qui essayaient de sauver leur vie ?

Il fut renversé, cogna de la nuque sur un objet de fer, toucha durement du dos le pont. Ainsi étendu il vit sauter la calle III. Il vit le ciel illuminé par l'explosion, et dans les gaz enflammés, avec le mât d'artimon brisé, des roues dentées, des poutrelles de fer, un treuil entier, des glènes de filin et des grenades qui éclataient.

Il se retourna vivement, fit le gros dos et attendit ainsi que la pluie d'acier ait cessé. Il saignait. Ses doigts qui caressaient sa nuque se poissaient. Il s'était blessé, mais c'était d'avoir cogné de la tête en tombant.

Il fallait fuir. Il n'y avait rien d'autre à faire. Le navire torpillé, le navire mort sautait, et trois cales encore étaient pleines de munitions.

Laquelle des trois exploserait la première dans quelques secondes ?

Le feu d'artifice ayant cessé aussi brusquement qu'il avait commencé, il fallait profiter de ces quelques secondes.

Hamm se mit debout. Même pour un homme qui n'avait pas peur l'obscurité après la grande lumière de l'explosion était terrifiante. Il semblait que le navire n'existait plus. Cependant Hamm savait que dans un instant il allait de nouveau s'entr'ouvrir et vomir du feu.

Il n'y avait plus d'ordres à attendre de personne, certainement. Que s'était-il donc passé sur la passerelle depuis que Hamm l'avait quittée ?

Il ne concevait pas qu'en si peu de temps les trois personnages qu'il avait vus groupés : Siccardi allongé sur le parquet, Frossard essayant de remettre en place la joue après avoir nettoyé la plaie et, de l'autre côté de la barre, immobile, Talan adossé à la table des cartes, se fussent déplacés sensiblement.

Que faisaient-ils donc dans l'obscurité, le navire ayant été torpillé ? Ou plutôt que faisait Talan ? Pourquoi ne se montrait-il pas ? Pourquoi du haut de la passerelle sa voix ne tonnait-elle pas, essayant de rassembler l'équipage pour le guider ? Talan n'avait-il pas vu ces hommes affolés se ruer sur une baleinière ?

Hamm s'était imaginé plusieurs fois que s'il lui fallait, un jour ou une nuit, quitter le navire sur le point de couler les choses se passeraient différemment. Il s'était représenté une dizaine d'hommes autour de lui, munis de leurs gilets de sauvetage et chargés d'un ballot, l'écoutant et attendant son ordre de se hisser dans la baleinière n° 2 dont il avait le commandement. Que leur dirait-il ?

Mais il se trouvait tout seul, sans casquette, ayant perdu une galoche, une bouteille de cognac brisée dans la poche, dans une obscurité si épaisse qu'il ne distinguait pas son corps ni le pont sur lequel il clopinait, seul et terrifié comme un tout jeune enfant perdu la nuit dans une forêt, et à chaque seconde il s'attendait à sauter ou à couler avec le navire.

Il se dirigeait inconsciemment vers la baleinière qui s'était trouvée devant lui quelques secondes plus tôt et qui n'y était plus, vers les hommes qu'il avait distingués grâce aux deux fanaux et qui avaient disparu.

Il s'avança. Que risquait-il ? Il pouvait faire encore quatre pas avant de se trouver à l'aplomb de la muraille, au-dessus de l'eau. Peut-être la baleinière, les palans mollis, avait-elle glissé d'un mètre ou deux et cognait-elle contre la coque à la hauteur du pont promenade.

Il buta dans un corps, s'allongea de tout son long, les bras en avant, les mains s'élargissant dans un liquide poisseux. Pour se mettre debout, il enfonça un genou dans un ventre ouvert. Il serra un cou brisé. Il s'était passé là, à l'instant où la cale sautait, quelque chose d'horrible.

Exactement quoi ? Le pont paraissait avoir été haché comme par de la menue mitraille, mais la baleinière avait été coupée en deux ou écrasée par une lourde pièce. Les corps des hommes qui n'avaient pas embarqué étaient là, têtes écrasées, membres arrachés.

Les autres, la mer d'un coup les avait happés. Etait-il donc prisonnier d'un navire touché par le canon, torpillé et qui explosait ?

Mais il y avait d'autres hommes à bord. Ils n'étaient pas tous morts. Ils n'avaient pas tous fui. Il y avait d'autres baleinières et des radeaux.

Les cheveux au vent, clochant du pied droit, les mains gantées de sang qu'il agitait au-dessus de lui, Hamm traversa le pont et tout de suite aperçut dans le halo de deux fanaux ce qu'il cherchait : une grappe d'hommes hissés dans la baleinière n° 3 qui déjà s'affalait le long du bord. Il les rejoignit et sauta.

CHAPITRE III

TOUT de suite une lame passa par-dessus l'embarcation en arrachant des hommes et des espars. Puis une autre la souleva, l'emporta sur sa crête, la roula dans son creux et la jeta à une quinzaine de mètres du navire. Là elle fut prise par une autre lame qui la brandit au-dessus d'elle juste le temps suffisant pour que Hamm vît dans une immense lueur le pont entier du « Nevada », de la proue à la poupe, se soulever et se détacher de la coque comme la croûte d'un gâteau qui, dans le four, s'enfle et se craquelle, puis se rompre à l'arrière de la cale II et enfin se briser en milliers de fragments tandis que dans les hautes flammes les débris rougis de ce qui avait été le château central avec la timonerie, la chambre de Talan, les cabines de pont, les deux cheminées, le poste de radio se dissolvaient.

L'instant suivant la baleinière se trouvait dans un sillon entre deux murailles d'eau. Mais Hamm en avait assez vu.

Il demeura près d'un quart d'heure à l'endroit où il était tombé, entre deux bancs, au centre de l'embarcation, plié en trois, les genoux à la hauteur de la poitrine, les pieds dans l'eau, un peu assommé par les chocs et étouffé par le froid, les paquets de mer et la violence du vent.

Il ne fit aucun mouvement, ne tenta rien pour se sortir de sa position jusqu'au moment où, le ciel se dégageant, la lune se montra entre deux nuages coulant sur les lames, l'embarcation et les naufragés une sorte de linceul glauque.

Les compagnons de Hamm, affalés comme lui dans le fond du bateau, prostrés, étaient immobiles à l'exception d'un qui s'était dégagé, dont l'officier ne distinguait que le dos luisant et qui ayant sorti un aviron le fixait à un tolet.

Hamm était incapable de penser. A peine savait-il où il se trouvait. L'explosion finale du steamer ne lui avait pas arraché un cri, même d'horreur. Trente, quarante minutes plus tôt il dormait dans sa minuscule cabine, ayant peu avant interrompu une lecture qui le passionnait. Il avait eu d'abord l'intention de se rendre utile, mais depuis le moment que la torpille l'avait jeté tête en avant contre le chef opérateur de la radio, il n'avait eu pour but que fuir le steamer qui allait couler, que s'éloigner de ces 2.000 à 3.000 tonnes de poudre qui allaient sauter.

Il y était parvenu. Avait-il donc autre chose à faire ? Cependant, ayant vu l'homme qui ayant enfin réussi à placer l'aviron au tolet tirait dessus, il se déplaça, se tourna un peu sur lui-même, se mit debout, étendit les bras, fouilla autour de lui, chercha avec les mains jusqu'à ce qu'elles rencontrassent la forme d'un autre aviron.

Alors, assis sur le banc, il se mit à « nager ».

SAISIR un aviron, le mettre en place, le manœuvrer, faire pivoter une baleinière et la présenter par l'arrière à une mer lourde de manière qu'elle souffre le moins possible sont pour un marin des réflexes. Hamm y avait obéi et il demeura encore un long moment sans penser à autre chose qu'à accorder ses mouvements à ceux de l'autre homme qui, comme lui, tirait sur un bout de bois.

Depuis le moment qu'il avait quitté sa cabine son corps avait été insensible. Plusieurs fois il était tombé ; un fer avait ouvert une boutonnière dans la peau de son crâne ; il ne

pouvait dire de quelle hauteur il avait sauté dans la baleinière ; depuis il était exposé au vent, inondé par les paquets de mer, soufflété par les embruns. Toutefois il n'avait pas souffert. Mais depuis quelques minutes il tremblait comme si le charmé qui l'avait protégé eût cessé. Ses mains et ses pieds paraissaient enfermés et serrés par des gantelets et des brodequins de fer. Les mouvements violents de ses bras, les torsions des reins éveillaient des douleurs sourdes aux épaules, dans le dos, aux cuisses.

Cependant, tandis que son corps redevenait sensible à la souffrance, son esprit retrouvait sa lucidité et ses yeux se dégageaient du voile épais qui les couvrait.

Il ressentait une étonnante sensation de vide, étonnante parce que jamais éprouvée, parce qu'il ne put dire tout de suite si elle affectait son corps ou son esprit.

Etait-ce une défaillance ? Peut-être était-il blessé plus grièvement qu'il ne croyait, se mit-il à songer. Peut-être le fer sur lequel l'explosion de la cale III l'avait jeté n'avait-il pas seulement déchiré le cuir chevelu mais enfoncé l'os. Ou bien avait-il perdu sans qu'il s'en doutât beaucoup de sang. Peut-être en perdait-il encore.

La lumière de la lune lui montra gantée de rouge la main qui, portée à la nuque, avait tâté une croûte faite de caillots de sang durcis de sel et d'eau glacée. Mais c'était le sang des hommes écrabouillés sur le pont du steamer. Il comprit qu'il n'était, dans l'instant du moins, touché ni dans son corps ni dans son esprit, que cette sensation qui le troublait était produite par la perte, par la disparition de quelque chose d'extérieur, comme si un élément essentiel à son existence lui avait été arraché.

Tout se suite il pensa au navire.

Il regarda les lames qui enveloppaient l'embarcation, et le monde lui parut se borner à cela. A quelques mètres au delà tout s'était écroulé et dissous.

« Ce n'est pas possible ! », s'exclama-t-il pensant au « Nevada » comme s'il se fût agi d'un être humain.

Quatre heures plus tôt il veillait sur la passerelle. Une heure avant il lisait. Mais déjà il lui fallait faire un effort — l'effort nécessaire pour revoir le visage d'un être mort — pour retrouver l'image exacte de la chambre de navigation et de sa cabine, pour retrouver la note que tiraient ses galoches du plancher de la grande coursive.

On lui avait, semblait-il, arraché la peau. C'était bien le monde qui s'était écroulé. Le navire disparu, il n'y avait plus rien autour de Hamm que ces quelques planches assemblées, que cette eau puissante, sans cesse renouvelée et toujours la même, cette eau dense, profonde qui les bousculait et les recouvrait, que le ciel devenu immense parce que s'étant dégagé des nuages bas et parce que par moment éclairé.

La grande lame couleur d'ardoise, avec des reflets de lune inscrits dans sa profondeur, qui menaçait l'embarcation, mais se glissa au-dessous d'elle et la souleva, lui parut être la dalle de marbre sombre jetée sur le cadavre d'un ami.

Autour de lui, de l'eau, de l'air, de la vapeur, rien de solide, rien à quoi un homme pût s'accrocher. Et la terre... la terre était si éloignée que le marin n'y pensa pas.

« Maintenant, se dit Hamm, immobilisant l'aviron sous les bras pour cogner l'une contre l'autre ses mains, dont les os broyés par le froid craquaient, lui semblait-il, qu'allons-nous devenir ? »

Il était second lieutenant. Il était un officier qui n'a pas à prendre de décision mais à les exécuter, sauf la nuit lorsqu'un danger immédiat menace le navire. Il était heureux qu'un autre homme que lui supportât le poids des responsabilités. Talan, qu'il n'aimait pas, avait cependant la qualité de détailler ses ordres dans un cahier à cet effet.

« Il se pourrait, songea-t-il, qu'il n'y eût plus de Talan, plus de Martin, plus de Siccardi. Etait-ce possible ? »

Il pensa aux trois hommes ; à l'un, puis au deuxième, puis au troisième. Il revit Talan lui tendant le papier sur lequel était inscrite la dernière position du « Nevada » : « Portez cela au poste. » Il revit les yeux effacés de Martin, surpris en plein sommeil, et la joue arrachée qui pendait comme une barbe rouge au menton de Siccardi. Puis le ciel fut de nouveau illuminé par l'explosion qui avait réduit en miettes le paquebot.

Devant lui une baleinière qui allait être mise à l'eau avait été déchiquetée et écrasée par l'explosion de la cale III. Aucune autre que celle dans laquelle lui-même se trouvait n'avait pu quitter le steamer.

Il n'y avait pas d'autres rescapés, pas d'autres naufragés encore en vie que ses compagnons et lui-même.

Tirant sur l'aviron, courbant le dos et baissant la tête pour ne pas être frappé en plein visage par l'eau glacée que le vent arrachait aux lames, il regarda autour de lui, avec cette idée en tête que les occupants de la baleinière étaient les seuls survivants du naufrage et s'aperçut que, dans l'instant, ils étaient quatre, lui compris, à manier des avirons.

A deux — mais Hamm n'était venu qu'en second — sans se concerter, ils avaient fait prendre au canot l'allure qui, avec une telle mer, lui convenait le mieux. Deux autres hommes, l'un, dont par moments la tête de l'aviron lui effleurait le dos, derrière lui, l'autre à gauche, presque à la pointe de l'embarcation, maintenant les aidaient.

Mais combien de temps ces quatre hommes seraient-ils capables de poursuivre cet effort, et cet effort était-il vraiment utile ?

La mer était si lourde que si elle ne se calmait un peu, que si d'autres hommes ne se joignaient pas à eux, Hamm et ses compagnons seraient rapidement épuisés. D'ailleurs il aurait fallu aussi écoper les fonds et mettre les naufragés à l'abri. S'il en jugeait par lui-même, ils devaient se trouver en un piètre état.

Il avait fallu peu de temps pour que l'eau pénétrât les épais vêtements de Hamm. Le dos était à peu près sec, mais les embruns frappant et refrappant les épaules par devant et la poitrine ruisselaient et avaient détrempé et traversé les étoffes et la laine. Sauf la nuque et le dos, le corps de l'officier semblait pris dans un bloc de glace. Et dans certaines positions de l'embarcation, la lune se montrant, il apercevait dans le fond un miroitement.

« Comment vais-je m'en tirer ? » Ce n'était pas une question égoïste. Il ne pensait pas avec peur à sa vie menacée. Mais tout à coup il lui était venu à l'esprit que certainement seul officier du pont de cette embarcation il devait en prendre le commandemnt, donner certains ordres, coordonner les efforts des hommes valides. C'était son devoir, même si dans l'heure suivante la baleinière devait disparaître. Et Hamm se savait incapable de s'imposer, de se faire obéir.

Voilà ce qui le rendait timide et lui faisait fuir les hommes, voilà ce qui l'avait empêché d'être nommé premier lieutenant et second capitaine. A quarante ans le capitaine au long cours Philippe Hamm, qui avait la stature d'un géant, vivait dans la minuscule cabine qui était réservée à l'officier débutant parce qu'il rougissait et balbutiait presque lorsqu'il lui fallait donner un ordre.

« Dieu ! se mit-il à songer. Que je voudrais que l'alcoolique Talan fût là, et même ce plat hypocrite de Martin ! » Et il se mit à regarder avec attention (les nuages, vite emportés, masquaient et démasquaient la lune) les hommes de la baleinière pour voir s'il en reconnaissait, qui ils étaient, pour apprendre de leurs visages, de leurs gestes, de leurs attitudes s'ils se soumettraient à ses ordres.

Le drame le plus tragique pour Hamm n'était pas, le steamer ayant disparu, de se trouver avec une poignée d'hommes dans l'océan Glacial Arctique, dans une baleinière bousculée par de fortes lames et qu'un furieux vent de sud-ouest emportait, mais d'avoir à prendre le commandement de cette embarcation, mais d'avoir à s'imposer à cette poignée d'hommes.

Il ne distingua rien qui le renseignât. A l'exception de ceux qui nageaient, les rescapés se tenaient dans le fond, en tas. Peut-être étaient-ils blessés ou morts. Peut-être y avait-il des blessés et des morts. Ils étaient immobiles, prostrés, silencieux. Ils ne gémissaient pas. Sans doute les vivants croyaient-ils que pour être sauvés il suffisait de ne pas bouger, le principal étant d'avoir fui le steamer transformé en brasier ardent, et des sauveteurs viendraient qui les tireraient de là.

A côté de Hamm, qui nageait assis sur le banc central, un corps recouvert d'un manteau, plié en trois et engagé en partie sous la barre transversale dans laquelle s'ouvrait l'étambrai du grand mât, baignait dans l'eau. Hamm lui enfonça dans les côtes son pied chaussé de la galoche et l'homme se déplaça un peu et grogna.

Un autre était allongé sur le caillebotis, devant l'officier, au-dessous du deuxième banc. Il réagit de la même manière lorsque le pied glacé, recouvert seulement d'un chausson, se posa et appuya sur son front.

Hamm volontairement cogna (et lorsqu'il cognait on le sentait) du dos et de l'épaule dans un autre corps derrière lui, mais un peu sur le côté, qui le gênait dans ses mouvements, et ce rescapé se mit à jurer comme un damné.

« Ils ont l'air singulièrement vivants », se dit-il.

Si Hamm ne parvenait pas à s'imposer, s'il rougissait et balbutiait presque en donnant un ordre ce n'est pas qu'il manquât de confiance en lui ni de volonté. Il savait ce qu'il valait et ce qu'il voulait, mais sa volonté il ne l'exerçait qu'envers lui-même, que contre lui. Il ne savait se faire obéir que de lui-même. S'il eût décidé de ne pas moisir second lieutenant, il serait parvenu au commandement. Mais pourquoi gâcher sa vie ? se disait-il.

PENDANT un long moment, sans cesser de balancer son aviron, Hamm ne pensa plus à rien, et ses souffrances disparurent. Puis, de nouveau, la douleur dans les os des doigts, des mains, des pieds, des poignets, des chevilles (elle montait et peu à peu gagnait le squelette entier) le tortura.

Il ouvrit les yeux, que dans la défaillance il avait fermés, au moment qu'un grand nuage passait devant la lune, mais un nuage léger, pas opaque, tels ces voiles de deuil qui masquent les traits non les yeux des veuves, et à certains mouvements il eut l'intuition qu'il se passait quelque chose à l'arrière. En s'y appliquant, il distingua la forme d'un homme penché sur le bordage. En dépit des embruns, du tangage violent, des lames, « quelqu'un » s'efforçait de faire « quelque chose ». Un homme de la baleinière avait pris une initiative, avait estimé que pour le salut commun une manœuvre devait être tentée, et c'était le rescapé qui peu avant maniait un aviron sur le même banc que Hamm, de l'autre bord.

« Ma place est à l'arrière, se dit l'officier. Si je n'y vais pas tout de suite, il sera trop

tard ». Sans se soucier de savoir si l'homme qui plié en trois gisait à son côté avait de sa vie tenu un aviron (mais puisqu'il faisait partie de l'équipage !) il l'empoigna des deux mains, crochant dans les vêtements et le gras de la chair, un peu au hasard, le souleva bien qu'il fût lourd, l'assit à sa place et lui mit de force le manche dans les mains.

— Tirez là-dessus ! lui cria-t-il, si vous voulez être sauvé.

Il lui fut impossible de donner un nom à l'homme, couvert il est vrai d'un lourd pardessus, le bas du visage caché par une ample cravate de laine et la tête enfoncée jusqu'aux yeux dans une casquette feutrée dont les oreillettes étaient rabattues, et qui tout de suite avait pesé sur l'aviron comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie. Hamm se réjouit d'avoir été si promptement obéi.

Mais les yeux de l'officier n'avaient pas rencontré le regard de l'homme, et Hamm avait usé de sa force, haussé la voix et les mots : « Si vous voulez sauver votre vie », avaient touché le naufragé aux tripes.

Surtout l'obscurité était grande, et il ne se trouvait pas dans la baleinière trois hommes remis un peu de l'ébranlement éprouvé.

Balancé par les soubresauts violents, titubant, tirant des gémissements, des hurlements parfois, des corps dans lesquels ses pieds s'enfonçaient, étouffé par le froid et le vent, inondé et aveuglé par les embruns, Hamm enjamba un banc puis un autre et se trouva tout à fait à l'arrière, dans l'étroit espace triangulaire que dans les baleinières on appelle la chambre.

A plat ventre sur l'étambot, accroché des pieds au banc, un tiers du corps en dehors de l'embarcation, l'homme que Hamm avait de sa place aperçu s'efforçait de mettre en place le gouvernail qu'il avait saisi dans la double boucle d'un filin.

Il avait réussi à faire passer la pièce pardessus bord et s'épuisait à la maintenir dans cette position, soit qu'elle fût soulevée et plaquée par la lame contre la coque, soit qu'elle pendît au bout du filin. Encore il fallait que les deux aiguillots pénétrassent en même temps et glissent dans les femelots.

L'homme déjà était à moitié noyé.

Hamm foulant sans pitié un corps gisant dans le fond de la chambre, en dépit du gilet de sauvetage qui le rendait rond comme un tonneau, se hissa à son côté, s'allongea, s'accrocha des pieds, n'hésita pas à passer hors du bord la tête, les bras et les épaules et saisit des deux mains le gouvernail.

Une lame le recouvrit jusqu'au milieu du dos. Et penser que deux heures plus tôt, le sextant caché sous l'aile du manteau, il allait sur la passerelle, guettant l'apparition d'une étoile à la pointe d'un nuage !

Il s'ébroua et, dans le moment, grâce à la lumière de la lune, reconnut dans l'homme dont la tête cognait contre la sienne le second maître Michel, le chef de sa propre bordée, à qui en trois mois il n'avait pas adressé trois fois la parole, qui, arrivant sur le banc de quart, le saluait désinvoltement d'un doigt porté à la casquette, sans ouvrir la bouche.

Il ne s'agissait pas de cela dans le moment, mais de mettre en place le gouvernail et le second maître le lui rappela rudement.

— Ne vous accrochez pas de cette manière à ce bout de bois, lui cria-t-il, si vous voulez que nous arrivions à quelque chose. Soutenez-le. Donnez du mou au filin. Moi, je le guiderai.

Dix fois encore ils furent recouverts par l'eau, et aux mouvements désordonnés de la baleinière, il était évident que trois nageurs ne suffisaient pas à la maintenir dans le lit du vent. Michel crachait, jurait, pestait contre l'eau et contre Hamm qui donnait trop ou pas assez de mou, et tout à coup les aiguillots glissèrent dans les trous faits pour les recevoir.

— Dégagez le filin ! cria Michel qui brandit la barre que jusque-là il avait maintenue sous le corps, l'emboîta et s'assit sur le banc, face à l'avant, la main droite sur le manche.

UN autre aurait commandé : « Quittez la chambre et reprenez votre aviron. » Hamm, lui, se demanda s'il avait été reconnu par Michel. « Sans doute non », se répondit-il, et l'homme allongé qu'il piétinait grognant, il se pencha sur lui, l'empoigna des deux mains dans l'épaisseur des vêtements à la hauteur de la poitrine, le souleva à demi et l'adossa à l'arrière.

Et il pestait contre lui-même, contre sa faiblesse, sa lâcheté même, car n'accomplissait-il pas ces gestes pour se donner une excuse... à lui-même et au second maître dans le cas où celui-ci eût reconnu le second lieutenant dans l'homme qui l'avait aidé à mettre en place le gouvernail ?

Cependant, bientôt, il fut occupé par autre chose. Ce manteau qu'il tenait encore à deux mains pour bien poser l'homme, pour l'équilibrer et éviter que le torse ne tombât sur un côté, était une exacte réplique de celui qu'il portait lui-même, un macfarlane garni d'une courte pèlerine, un manteau d'officier, et qui, à bord du « Nevada », à part lui, en portait un? Talan et Martin. Etait-il donc en train de secourir le commandant ou le second capitaine ?

Il oublia tout à fait Michel, qui se tenait toujours à la barre, qui s'y tenait de la façon de quelqu'un décidé à y demeurer. Et il se réjouissait d'avoir mis la main sur un officier qui le déchargerait de la responsabilité de la baleinière, qui prendrait le commandement, qui de la bonne manière expédierait le second maître à la place qui lui revenait.

Derrière les nuages moins nombreux et toujours moins épais, le ciel avait blanchi ; sur la face des lames noires, visibles maintenant, glissaient de grandes plaques unies gris ardoise ; une certaine lumière donnait du relief aux hommes de la baleinière, à ceux du moins dont le torse émergeait. Mais, dans le fond, il faisait sombre toujours.

« Ce n'est pas Martin, se dit Hamm. Je l'aurais soulevé d'une main. » Cependant il doutait. Peut-on sans erreur apprécier le poids d'un corps inerte, enveloppé de lainages détrempés, entouré d'un gilet de sauvetage ? Le volume du corps aurait pu le guider, mais la fièvre brûlait Hamm, et c'est avec des mains tremblantes qu'il se mit à dérouler la longue cravate de laine qui, prise sous le cou, recouvrant le menton, la bouche et le nez, passant plusieurs fois sur les oreilles et sur le crâne, masquait le naufragé.

Il put enfin ôter la casquette et il découvrit le large front grisâtre et les yeux clos du commandant Talan.

« Pourvu qu'il ne soit pas mort », se murmura Hamm.

Mais un cadavre ne grogne pas — et l'homme dans le corps duquel les pieds de Hamm s'étaient enfoncés avait grogné — ni ne gémit — et de la bouche entr'ouverte de Talan une faible plainte s'échappait.

Entre les nuages qui de la ligne de l'horizon s'élevaient et l'eau hachée — mais à l'horizon ces nuages ne touchaient pas l'eau — une lumière blanche d'une grande intensité se déployait tel le faisceau d'un projecteur et lorsque l'embarcation glissait en avant sur la face des lames, lorsque, encore, un voile d'eau n'enveloppait pas le canot, frappait en plein le visage de Talan.

Hamm s'effraya presque de le voir d'une pâleur de marbre, accentuée au-dessus des arcades sourcilières, au-dessous des yeux, aux tempes, entre les boursouflures de la chair, autour des ailes du nez, de meurtrissures bistres. La tête ne paraissait pas solide sur le cou ; elle roulait sur les côtés comme si les vertèbres eussent été rompues.

Un peu sur le côté, un peu en arrière et au-dessus de Hamm, assis sur le banc, les reins soutenus par le bordage, Michel tenait la barre, encourageait les hommes qui tiraient sur les avirons et de la voix cherchait à tirer de leur torpeur d'autres hommes qui auraient pu aider les nageurs. Mais souvent il se taisait et curieusement cherchait à distinguer (il était mal placé pour cela, devant se pencher et glisser un regard entre les deux têtes, celle de Hamm et celle de Talan) le visage de l'homme que le lieutenant venait de tirer du fond de la chambre.

La lame qui se dérobait sous la baleinière, la faisait basculer, puis lui faisait lever la proue vers le ciel, le jetait en arrière, et de nouveau il se mettait à hurler des imprécations à l'égard des hommes qu'aucune secousse, qu'aucun coup, qu'aucun cri, ni la crainte de couler n'avaient arraché à l'hébétement.

Si deux ou trois avirons bientôt ne se joignaient pas aux autres, il était certain que la baleinière, malgré le gouvernail, tomberait sous peu en travers des lames, qu'elle s'emplirait si elle ne chavirait pas. Il était miraculeux que cela ne se fût pas produit ; depuis des heures elle s'équilibrait mal, ne se présentant pas à la mer tout à fait comme elle aurait dû, semblable à un mauvais cavalier sur le dos d'un cheval emballé.

Dans la lumière de l'aube cette situation n'échappait pas à Hamm, qui aurait dû y remédier après avoir fait taire Michel, mais, lorsque Talan serait revenu à lui et aurait pris le commandement, cela s'arrangerait, pensait-il.

Il avait placé les mains d'un côté et de l'autre du cou de Talan (la vie vous réserve de ces surprises !) et s'efforçait d'éviter que la tête ne basculât.

Cela lui paraissait le plus important. Sa main droite se déplaçant, un des doigts s'enfonça, qu'il retira tout de suite, à la hauteur et un peu en arrière de l'oreille gauche dans un amas d'une matière molle, gluante et poilue. Il y avait là un trou. Talan avait dans la tête un trou. Peut-être était-ce une fracture du crâne. (Les questions médicales n'avaient jamais intéressé Hamm.) Peut-être les os étaient-ils brisés et le commandant avait-il perdu une importante quantité de sang.

N'y aurait-il eu qu'une chance sur mille de le sauver qu'il fallait panser Talan, et il trouverait dans les coffres tout ce qu'il fallait pour cela : de la teinture d'iode, de l'alcool, des bandes de coton, des ciseaux, des pinces. Du moins tout cela devait s'y trouver.

Dans le moment la baleinière bascula sur la droite, l'eau ayant manqué par-dessous et, un paquet de mer embarqué de l'autre bord ayant accentué le mouvement, Hamm et Michel faillirent être jetés à la mer.

Ce n'était pas le moment de fouiller les coffres. Y serait-il d'ailleurs parvenu ? Il ne possédait plus des mains déliées dont les doigts habiles se prêtaient à tous les mouvements mais, semblait-il, deux moignons, et à chaque heurt une douleur qui se ramifiait jusqu'au cœur le secouait.

Malgré cela il dénoua les ficelles de son gilet de sauvetage, déboutonna son manteau et sa vareuse et retira des poches un mouchoir et la bouteille intacte de cognac, qu'il déboucha d'un coup de dents.

Il arrosa largement d'alcool le linge qu'il coinça avec la casquette contre la blessure, l'y enfonçant même, et avec la longue cravate de laine il emmaillota la tête du commandant blessé. Puis, deux doigts pesant sur les joues,

il lui entr'ouvrit la bouche, introduisit le goulot entre les dents et versa dans le gosier du cognac, comme si c'était du lait.

« Je le tuerai ou le ressusciterai », grognait-il. Et celui qui dans la lumière de l'aurore aurait vu Hamm sourire, le visage luisant de cristaux de sel, les cheveux tordus en mèches, la moustache pendante, trempé comme un barbet retiré de l'eau, furieusement secoué, les jambes un peu fléchies, se maintenant en place grâce aux cuisses glissées sous les bancs, l'aurait pris pour un fou.

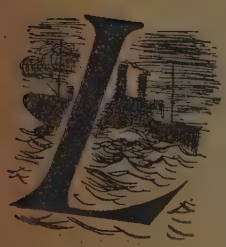
La bouche de Talan pleine d'alcool se vida d'un coup avec un gargouillis, et aussitôt les lèvres frémirent et des mouvements rapides soulevèrent les joues qui se colorèrent. Puis les mains, dont les doigts courts s'étaient agités, écartèrent les ailes de la pèlerine, se levèrent et se tendirent immobilisées d'un côté et de l'autre de la bouteille.

« Il en a bien bu deux grands verres », se murmura Hamm lorsque Talan, la tête maintenue raide par la cravate de laine, ouvrit enfin les yeux, et il se mit sur le côté et s'accroupit pour que la vue du maître pût s'étendre, pour que le maître sût où il se trouvait et ce qui se passait.

Ce ne fut pas long. Avec sa propre image, celle de Michel, celle en navette de la baleinière, Hamm aperçut dans l'œil de Talan le reflet du soleil à l'horizon. Puis la paupière ridée et pliée dix fois, qui s'avançait comme un auvent et sertissait la sclérotique rougeâtre, se ferma complètement à la manière d'un objectif et se rouvrit. Et à la voix de Talan le second lieutenant sursauta.

— Michel, prenez un aviron, Hamm, mettez-moi à la barre et regardez ce qui se passe dans la baleinière. Il faut sortir d'autres avirons. Ne vous en êtes-vous pas rendu compte?

CHAPITRE IV



LE jour où Hamm avait trouvé, roulées sur la table de la chambre de navigation, les cartes des côtes norvégiennes et russes, avec les instructions nautiques pour les régions arctiques, avec, encore, un code secret pour correspondre avec les navires russes si l'occasion se présentait, il n'avait plus douté que le « Nevada » appareillerait pour la mer Blanche, ainsi qu'on en parlait depuis longtemps.

Siccardi lui avait dit avant de le quitter : « Vous savez que Talan débarque. Il a peur d'y rester. Là-haut dans le nord, il fait trop froid. » Le code secret avait pendant quelques minutes réjoui Hamm puis il s'était interrogé sur le départ annoncé de Talan.

A l'arrivée à bord de Hamm, quinze mois plus tôt, Talan à qui il se présentait, lui avait dit brutalement : « Je ne vous pardonnerai rien. Si vous vous manquez, je ne vous manquerai pas et demanderai votre débarquement. »

Hamm en était resté la bouche ouverte pour une réponse qui n'était pas venue, regardant fixement, les yeux agrandis par l'étonnement, le commandant qui le recevait si cavalièrement, un homme de taille moyenne, trapu, lourd, épais, charnu, ventru, solide sur ses pieds, aux membres forts, mais mous, avec des mains grasses qui tremblaient un peu, avec un visage gris, sauf le nez qui était rouge, énorme et comme affaissé sur lui-même, modelé par des sillons profonds et de larges bourrelets de chair, dont les lignes étaient masquées par des poils grisâtres sous lesquels s'apercevait cependant la tache vineuse des lèvres et que n'éclairaient pas les yeux, deux éclaboussures de boue.

Talan avait parlé, la tête un peu penchée, les mains occupées à plonger le fourneau de sa pipe dans la blague à tabac. Il avait mis la pipe à la bouche puis il avait tourné le dos à l'officier.

« Zut ! s'était exclamé Hamm « in petto », les jambes coupées. Ça ne va pas être drôle. » Et il était allé se réfugier dans sa cabine où une étude qui cependant l'intéressait particulièrement n'était pas parvenue à fixer son attention.

Les jugements que ses camarades portaient sur Hamm étaient à la fois justes et erronés. On le tenait pour ce qu'il était : un officier de route remarquable, calculateur infaillible et homme méticuleux. On se trompait lorsque, cela mis à part, on l'estimait un peu simple d'esprit, un garçon que l'on berne facilement.

Il parlait peu (il ne parlait pas, pourrait-on écrire), mais il possédait une oreille et un œil auxquels rien n'échappait.

L'accueil qu'il avait reçu de Talan ne l'avait profondément affecté que quelques heures, et le lendemain matin il ne s'était même plus demandé si tous les officiers qui embarquaient étaient douchés à froid ainsi qu'il l'avait été.

Pendant deux, trois, quatre repas, on n'avait pas parlé ouvertement de Talan au carré. On n'avait même pas prononcé son nom. Il est vrai que rarement Hamm s'était assis à table

dans un tel carré. Le premier jour il avait cru que tous se méfiaient les uns des autres. Mais l'atmosphère changea lorsqu'il se trouva avec les mécaniciens. On fit allusion à Talan, mais ainsi qu'à un homme redouté et redoutable.

On ne prononçait pas son nom. On baissait la voix. Les phrases étaient elliptiques, incomplètes, tronquées. Il avait cependant appris — il fallait être Hamm pour ne pas le savoir avant de mettre le pied à bord — que Talan était un ivrogne invétéré, et Hamm avait retrouvé dans son souvenir le gros nez pigmenté, crevassé, sillonné de veinules, aux larges narines sensuelles, les épaisses lèvres molles et l'opacité du regard.

Mais lorsqu'au carré se trouvaient le commissaire, Martin et Siccardi ou l'un des trois, il semblait que Talan n'existât pas. Le joyeux Siccardi parlait de l'amour, des femmes, de certains drames évités par de savantes manœuvres. Le commissaire vantait dans une langue recherchée ses hautes relations, Martin se taisait. Martin, tête basse, l'œil torve, n'ouvrait la bouche que pour manger, et, toujours pressé, quittait le carré avant la fin du repas.

Hamm avait deviné que les mécaniciens se méfiaient des officiers du pont et ceux-ci l'un de l'autre. Et c'était Talan qui se trouvait à l'origine de cette atmosphère empoisonnée.

« Il est donc bien à craindre », et, songeant à son premier contact avec le maître du navire, le nouveau deuxième lieutenant avait tremblé pour sa tranquillité.

En dehors de la passerelle, de la timonerie, qui formait chambre de navigation, et d'une étroite partie du pont des embarcations, on ne voyait Talan nulle part à bord. Mais il semblait que Talan fût partout. Il savait tout ce qui se passait à bord ; si le maître d'équipage n'avait pas, le matin, poussé à fond le lavage ; si un incident mécanique avait un instant ralenti l'allure de la machine. Et Talan n'avait pas menti : il ne pardonnait rien.

Hamm était monté sur la passerelle pour son premier quart avec l'appréhension que l'on conçoit. Il y avait trouvé des matelots rendus muets par la proximité de Talan, mais aussi dix signes d'une présence réelle : des ordres détaillés pour les diverses routes à suivre et rédigés impérativement, des ordres encore pour des observations, des calculs, des contrôles, un trait tiré nettement sur la carte (« et il est ivrogne invétéré ! ») une note soulignée : « Ne me déranger qu'en cas d'urgence. »

Hamm ne s'était pas retourné lorsqu'il avait entendu le brai craquer sous le pied de Talan, mais celui-ci n'était demeuré que quelques minutes sur la passerelle.

Le lendemain Hamm, venant le relever, avait trouvé Siccardi en train de parler à Talan. Siccardi, qui ne s'était pas détourné pour répondre au salut de Hamm, s'efforçait par son verbiage d'amuser Talan, de le faire sourire sinon rire, et il y était parvenu.

Puis ce fut le commissaire, puis Martin, que Hamm surprit conversant — c'est beaucoup dire — avec Talan. « Ils le flattent », s'était-il dit. Siccardi était vraiment trop bavard pour se taire longtemps, et il avait vite jugé Hamm inoffensif. Il avait raconté à Hamm le réveil quotidien de Talan : la pipe et un verre de table de Noilly, et la bouteille de vermouth était vidée avant le déjeuner. Après, et jusqu'au soir, c'était le cognac.

PEU après l'embarquement de Hamm à bord du « Nevada », le paquebot, avec cinq ou six autres gros transports et trois contre-torpilleurs d'escorte, avait mouillé à l'aube dans une baie ouverte de la côte grecque.

Talan, dans la matinée, avait reçu des visites. Plusieurs de ses collègues commandant des transports avaient fait armer un canot et grimpé à l'échelle de coupée du « Nevada ». Car le gros homme, conteur d'histoires remarquable lorsqu'il avait un peu bu — et c'était dès le matin — était apprécié de ses pairs.

On avait vu plusieurs fois le maître d'hôtel, un plateau à la main avec des verres et des bouteilles, se rendre dans le petit salon du commandant, à l'arrière de la timonerie.

A 11 heures le déjeuner avait été servi pour Talan et ses hôtes, et voici qu'une heure ou deux après les alcools, tout de suite après que chaque commandant eut rejoint son propre bord, s'était levé un furieux coup de vent avec une grosse houle qui pénétrait dans la baie et brisait sur la plage.

En un instant le convoi immobilisé s'était trouvé en plein désordre ; des ancres chassaient et de lourds bâtiments dérivaient avec si peu d'eau au-dessous de la quille et à une si minime distance de la grève que le pire pouvait se produire à la minute.

Martin avait donné quelques ordres tandis qu'on réveillait Talan, assommé par l'alcool. Le commandant, chancelant, les mains tremblantes, hoquetant, la bouche pleine de cognac, avait tenté et réussi la manœuvre la plus audacieuse, faisant pivoter le steamer sur place, le dégageant d'étraves et de poupes qui le menaçaient.

Il s'était trouvé hors de la baie, sans une éraflure à la coque, les ancres saisies, tandis que les autres navires, comme en proie à une sorte de folie, virevoltaient autour d'ancres engagées et se cognaient les uns les autres.

On craignait Talan, mais il jouissait d'une sorte de prestige que cette maîtrise de manœuvrier (ce n'était pas la seule, on le verra) qu'il avait montrée pour tirer le

« Nevada » d'une fâcheuse position, dont il faisait étalage à chaque appareillage et à chaque accostage un peu difficiles, ne suffisait pas à expliquer.

Hamm s'était demandé comment, pourquoi cet ivrogne imposait à tous au point d'être craint, au point de le troubler lui-même, homme de quarante ans, bâti en force, seulement en passant derrière lui en train de calculer.

Il lui avait fallu deux, trois semaines pour trouver cette raison. Il l'avait lue dans l'œil boueux du commandant, fixé sur le commissaire qui un matin lui conseillait avec ménagement de se couvrir davantage, sur sa lippe un peu contractée, sur ses narines froncées.

Talan méprisait tout le monde, celui qui le flattait et celui qui se détournait lorsqu'il l'apercevait, celui qui cancanait dans son dos et celui qui se taisait.

N'était-ce pas du mépris que donner des ordres sans jamais glisser un mot d'explication dans l'oreille de l'officier de quart ? Que d'écrire : « Ne me déranger qu'en cas d'urgence ? » Et les silences !

Cela était peu. Mais le débraillé dans la manière de s'habiller, cette saleté même des vêtements. La plupart du temps Talan se montrait la pipe à la bouche, la bave collant les poils, pas lavé, la barbe longue, dans une vieille tenue rouie par le soleil et les intempéries, avec des taches auréolées et des brûlures, coiffé d'une casquette aux galons effrangés et noircis, chaussé de vieilles galoches, et traversait ainsi le pont sans répondre aux saluts.

Et l'ivrognerie étalée, la complaisance à faire savoir le nombre de bouteilles et de verres vidés, et par lui seul, sans compagnon. Cet état constant de demi-ivresse solitaire.

« Il nous méprise tous. Il n'a aucun souci de ce qu'on pense de lui, de ce qu'on chuchote derrière son dos. Qu'il est fort ! », s'était dit Hamm.

Cependant Talan avait eu ce que certains pourraient considérer comme une faiblesse. Il s'était montré vaniteux, mais vis-à-vis de Hamm seulement.

Gibraltar passé, une certaine nuit que d'énormes nuages masquaient presque complètement le ciel, Talan, vers les 2 heures, était sorti sur la passerelle, le sextant à la main, avait observé une étoile apparue momentanément, dont sans le secours des tables il était impossible de connaître le nom, avait calculé, porté la position sur la carte et s'était recouché. Il n'avait pas été présent dans la timonerie et sur la passerelle plus d'un quart d'heure et il n'avait pas dit un mot. Etant donné les conditions atmosphériques, il fallait être un observateur hors ligne pour réussir un tel point que Hamm, de nouveau seul, avait repris et contrôlé.

« Il m'a donné une leçon, s'était dit le second lieutenant. Il est aussi fort que moi. »

Dès lors Hamm avait ressenti pour Talan une espèce de respect, sans l'admirer pour cela cependant, loin de là, sans cesser de le redouter, se détournant et se dissimulant lorsqu'à terre il l'apercevait sur le quai (Siccardi l'ayant vu se faufiler le long de barriques alignées s'était moqué de lui), troublé au point de — lui, « infaillible » — reprendre tout un calcul avant d'en porter le résultat dans le livre de bord, de répondre d'une voix balbutiante à une question précise (ce qui était rare), de se féliciter de n'avoir pas aperçu Talan durant un quart entier.

Il n'y a qu'un être au monde qui en est venu à bout, lui avait confié Siccardi. Sa femme. Arrivé à Marseille, finis le vermouth, le cognac, la pipe même. Il est au régime du café au lait. Lorsqu'on les rencontre tous deux, rue de la République, il trottine à côté d'elle comme un renard tenu en laisse par une poule.

Cependant la maîtrise et le mépris de Talan n'expliquaient pas tout, se disait souvent Hamm. D'ailleurs Talan était un être complexe, déroutant, passionnant à étudier, et le dernier officier du « Nevada » notait souvent, dans ce petit carnet qu'il n'avait pas négligé d'emporter, des traits, des remarques, des observations, qui l'aidaient à mieux se représenter son chef.

Et il en était arrivé à découvrir ceci : Talan rayonnait, Talan était un être qui possédait un rayonnement, qui émettait des espèces de radiations auxquelles les hommes autour de lui étaient sensibles.

Hamm en avait été extrêmement surpris. Jusqu'alors il avait cru ce rayonnement réservé à des hommes supérieurs par la beauté physique ou l'intelligence, la culture, par un don de l'esprit. Il s'était trompé. Autour de Talan, masse informe de chair, ivrogne, matière et presque uniquement matière, se développait une sorte d'influx. Talan était une puissance ; on le craignait ; on en parlait ; on se taisait à son approche ; on en était obsédé.

Si Hamm eût de cette manière expliqué à ses camarades le prestige du maître du « Nevada », il se serait fait traiter de fou.

« Non, s'était dit Hamm ce jour où, après s'être réjoui un moment du casse-tête chinois qu'on leur offrait comme système à chiffrer, il avait pensé à l'éventuel débarquement de Talan, annoncé par Siccardi. Non il ne restera pas sous la coupe de sa femme. Il préférera la congestion au café au lait. » Et il avait lui-même demandé par écrit au directeur de la Compagnie la permission à laquelle il avait droit après plus d'un an de présence à bord.

Alors on avait vu ceci dont tout l'équipage avait parlé. On avait vu, deux ou trois jours

plus tard, Talan arrivant de terre, coiffé d'un chapeau melon et vêtu d'un costume bleu soigneusement époussetté par Mme Talan, le visage blanchi par l'abstinence, après être monté à bord, non pas gravir l'escalier qui conduisait au pont supérieur, mais s'engager dans la grande coursive latérale, puis, sans y avoir frappé, ouvrir la porte de la cabine du second lieutenant et tendre silencieusement à Hamm sa demande de permission sur laquelle, lui, Talan, il avait écrit : « Avis nettement défavorable. A refuser. »

Encore une fois, Hamm en avait perdu le souffle. La porte refermée sans qu'un mot eût été prononcé, il avait murmuré : « Il est fou. Il voulait se débarrasser de moi à la première occasion. Maintenant... Peut-être suis-je le seul à bord qu'il ne méprise pas. »

En quoi Hamm se trompait, mais il ne le sut jamais.

CHAPITRE V

QUINQ larges bancs divisaient la baleinière en six parties, dont la chambre, à l'arrière, seulement à demi pontée, et le gaillard à l'avant, celui-ci tout à fait couvert.

Hamm, obéissant à l'ordre de Talan et se réjouissant d'y obéir, se réjouissant d'être déchargé de la responsabilité et d'un coup complètement changé, enjamba le banc qui fermait la chambre, buta sur un corps allongé dans l'eau qui roulait au fond (mais il n'avait pas pour l'instant le temps de s'occuper d'un homme mort peut-être, ou du moins incapable de servir), passa par-dessus deux autres bancs et se trouva exactement à l'endroit qu'il avait quitté avant de se rendre à l'arrière donner la main à Michel.

Entre les mains d'un homme sorti de dessous un banc, dont il n'avait senti que la masse, que la forme, dont ses mains avaient palpé le corps chaudement vêtu et la tête couverte d'une casquette feutrée, il avait mis un aviron, en disant : « Tirez dessus ! »

L'homme était là encore, mais immobile, en boule, la tête entre les mains gantées, la poitrine appuyée sur les cuisses, les genoux coincés sous le plat-bord, pour résister au roulis et au tangage, la nuque et les épaules ruisselant d'eau.

L'aviron avait disparu.

Hamm lui donna une tape sur le dos. « Eh vous ! dit-il. Qu'est-ce que vous avez fait de votre aviron ? Vous me paraissiez pourtant savoir vous en servir. »

— Tapez donc plus fort si vous voulez en tirer quelque chose. Ne savez-vous pas qu'il est sourd ? lui cria, avec dans la voix une espèce d'accent joyeux (Hamm ne s'y trompa pas), un garçon qui, assis sur le banc suivant, du côté de la proue, faisait avec force, mais maladroitemnt, voler un aviron.

C'était Gabriel, du service du restaurant, un Espagnol qui avait à bord mauvaise réputation, engagé pour servir les officiers russes qui devaient être embarqués à Arckangel.

Hamm, qui l'avait reconnu tout de suite, avait au carré entendu raconter qu'une nuit, rentrant à bord, Gabriel s'était mis nu, avait plongé et était allé à la nage chercher le canot amarré au navire mouillé à un demi-mille.

— Tapez fort, répéta Gabriel, et vraiment il avait l'air de s'amuser à faire voler son aviron. Desjardins est sourd comme un pot.

Cet amas de vêtements et cette chair en boule sur lesquels claquaient les embruns étaient donc le restaurateur. Peut-être avait-il été blessé par l'aviron qu'une lame avait emporté ?

Hamm glissa un bras entre la poitrine et les cuisses et souleva le torse de Desjardins, mais brusquement il reçut une volée de coups de poing qu'il ne sentit même pas. C'était bien la première fois que quelqu'un frappait Hamm, qui, du seul bras gauche, ayant empoigné le restaurateur par le manteau, le maintenait à bonne distance.

— Lâchez-moi ! hurlait Desjardins. Je porterai plainte contre vous. Vous êtes un voleur.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Je viens à votre aide et vous me recevez à coups de poing. Qu'est-ce que vous avez fait de votre aviron ?

— Lâchez-moi ! Lâchez-moi ! Je me plaindrai.

Hamm ne comprenait pas, et tout à coup, ahuri de la manière dont il était reçu et de voir le restaurateur hurler, grimacer et gigoter au bout de son bras, il lui prit une folle envie (la présence à la barre de Talan lui donnait de l'audace) de le souffleter de sa main libre.

Où se croyait donc ce gros marchand de soupe ? Pensait-il qu'un traitement de faveur lui serait réservé ? Ah ! Il avait eu à bord toutes les nuits franches. Il pensait peut-être que cela continuerait. Avait-il assez amassé de gros sous à empoisonner l'équipage avec du vin falsifié et des conserves avariées ! Et encore ce gros homme ne daignait pas se

découvrir au passage de Hamm, et même il lui tournait le dos, plein de mépris pour un officier aux galons effrangés.

Hamm s'aperçut que Desjardins des deux mains serrait sur son ventre une sacoche de cuir dans l'anse de laquelle il avait passé une corde nouée autour de la taille.

— Qu'est-ce que vous avez là ?

— Criez donc plus fort ! lui lança une fois encore Gabriel. Ce qu'il a sur le ventre c'est son trésor, c'est son fric.

Lâchant Desjardins, qui s'affala, Hamm, qui avait enfin compris, lui hurla à l'oreille.

— Personne ne veut vous voler, Desjardins. Mais prenez un aviron.

— Non. Je ne fais pas partie de l'équipage. Je ne suis pas inscrit maritime.

— Ah ! Vous n'êtes pas inscrit maritime. Allez donc raconter cela au commandant, cria Hamm qui, se déplaçant un peu, saisit le marchand de soupe par le col du pardessus, lui fit soulever et tourner la tête vers Talan à 3 mètres de là, lequel, vraiment, n'avait pas l'air de prêter attention à ce qui se passait dans cette partie de la baleinière.

— Allez donc raconter cela au commandant. Mais je vous préviens qu'il n'est pas dans un de ses bons jours.

A la recherche d'un aviron à mettre entre les mains du restaurateur, Hamm découvrit que la plupart des espars qu'on utilise pour la manœuvre des baleinières ayant rompu leur amarrage étaient passés par-dessus bord. Il y avait là cependant assez d'avirons pour occuper encore quelques hommes.

— Ne laissez pas la mer vous enlever celui-là, dit Hamm à Desjardins, en en plaçant un au tolet. Tenez-le ferme. Vous me paraissiez plus courageux, cette nuit.

Il ajouta pour inciter le restaurateur à nager vigoureusement :

— Si vous ne vous sauvez pas, il ne vous servira à rien d'avoir emporté votre argent.

Quatre avirons, deux de chaque bord, étaient en place, et la baleinière, en allure de fuite, avait pris une position plus normale sur les lames. Les quatre pelles et le gouvernail suffisaient à la maintenir dans le lit du vent. Il fallait s'accrocher ferme à la lame lorsque l'eau manquait sous l'arrière, mais lorsque le rouleau de houle à la crête déferlante soulevait et emportait l'embarcation, le mieux était de stopper la nage et de baisser la tête sous la pluie d'embruns.

A bâbord, la nage ne donnait pas tout ce qu'elle aurait dû. Desjardins ne s'en tirait pas trop mal, bien qu'il fût un peu mou, mais Gabriel, au rythme d'une machine, bandant et débandant les muscles, abaissant et relevant le torse, manquait souvent son coup et attaquait mal l'eau. Le gouvernail rectifiait, ainsi que les nageurs de tribord ; Michel sur le même banc que Desjardins, et le quatrième à la pointe de l'embarcation, coiffé d'un suroît qui lui masquait le visage, vêtu d'un manteau de toile goudronnée, chaussé de bottes de caoutchouc ; silhouette noire avec des reflets d'argent, estompée par la poussière d'eau, à laquelle Hamm ne pouvait donner un nom. Mais à la manière dont l'homme se servait de l'aviron, sans hâte, sans excès de force, attaquant l'eau à petits coups juste sous l'angle qu'il fallait, il était certain que le nageur était un matelot.

« Avec Michel ça fait deux. Avec Talan et moi, ça fait quatre hommes du pont. Ce n'est déjà pas mal. Qui sont les autres ? »

En dégageant un aviron pour Desjardins, Hamm avait aperçu au-dessous des espars un moutonnement de dos. Il y avait là quatre, cinq hommes peut-être, prostrés, serrés les uns contre les autres, qui formaient un poids trop important au centre de la baleinière. Il y en avait encore certainement dans les deux autres compartiments sans compter celui étendu la face dans l'eau, sur lequel Hamm avait buté plusieurs fois.

Il fallait voir qui ils étaient, les répartir dans l'embarcation, les soigner s'ils étaient blessés, leur donner une besogne ; quatre se tiendraient prêts à suppléer les nageurs, les autres écoperaient l'eau.

Hamm, qui se trouvait encore à côté de Desjardins, se pencha et brutalement fut pris d'un vertige, comme s'il avait été vidé d'un coup de tout son sang. Ses jambes fléchirent et il s'affaissa mollement.

Il revint à lui dans l'état du dormeur qui, s'éveillant, ne sait plus du tout le jour ni l'heure, ni le lieu où il se trouve, et, avant qu'il ouvrît les yeux, il entendit tout à côté de lui des sanglots étouffés.

Il n'en pouvait douter ; un jeune garçon... ou une jeune fille... pleurait tout contre lui.

Il se souleva, toujours ignorant où il se trouvait. Son corps dans le moment était à un tel point insensible que ni la position de son corps plié en trois, ni le froid, ni ses durs vêtements glacés, ni les coups qui avaient meurtri sa chair, ni le vide de son estomac ne le faisaient souffrir.

Encore l'inconscienec avait été si totale qu'il avait perdu quelques secondes le souvenir des heures dramatiques qu'il vivait.

« Qui pleure donc ? », se dit-il. Il ne se croyait même pas à bord du « Nevada » en route pour la mer Blanche, mais quelque part dans un monde inconnu.

Il se mit à genoux, se soutint d'un bras glissé entre deux corps, et de sa main gauche souleva la couverture qui voilait un visage.

Celui qui pleurait était Camille, le garçon de carré, celui même qu'au moment où Hamm avait quitté sa cabine il avait vu, déjà en pleurs, dans l'encadrement de la porte de la salle à manger des officiers.

Il avait seize ans, mais était demeuré un gosse. Au départ de Marseille, quelques semaines plus tôt, Camille avait pris la mer pour la première fois en pleine guerre, et Hamm s'était demandé qui avait jeté cet enfant dans une telle aventure.

Dès le premier jour Hamm avait remarqué qu'il craignait la mer. Ce n'était pas que physiquement. Le garçon était soulevé de dégoût et dévoré par la fièvre. Surtout il éprouvait pour la mer (Hamm ne s'y était pas trompé), pour le vide que lui paraissait être la mer, pour la fluidité de la mer, de la répulsion. Jamais il ne s'accorderait avec elle.

Souvent Hamm, quittant tôt sa cabine pour une observation matinale, était allé lui réclamer au carré un verre de café. Dans l'office voisin, Camille allait et venait, la tête penchée, les épaules affaissées, une lassitude dans les traits, dans toute la silhouette, et surtout de la détresse dans le regard.

« Qu'il est malheureux ! », s'était dit Hamm.

Que pouvait-il faire pour lui ? Il n'était pas question qu'il lui parlât. Hamm ne parlait à personne. Il l'eût interrogé s'il l'eût trouvé un livre de science, une revue de vulgarisation dans les mains.

Si Camille eût été un chien perdu — et vraiment il avait les allures craintives d'un chien perdu — il l'aurait caressé.

Il s'était mis à être très poli avec lui, à lui dire des : « Je t'en prie » et des : « Merci beaucoup », qui faisaient sourire les autres officiers.

La détresse, les jours passant, n'avait fait qu'augmenter dans les yeux de Camille. Son regard était devenu moins limpide, s'était épaissi, semblait-il, avait remarqué Hamm, des reflets accumulés de la mer moins transparente elle aussi au fur et à mesure que le navire avançait vers le nord, des reflets des brumes et des sombres horizons.

A Brest, sur le pont couvert de la calle III, Hamm avait vu Desjardins écarter de l'échelle de coupée, au bas de laquelle un canot attendait les permissionnaires du jour, Camille habillé ainsi que quelqu'un qui n'a pas l'intention de revenir à bord, deux valises à ses pieds.

— Non. Tu ne débarqueras pas. Ce n'est pas ainsi que l'on quitte un navire. Tu es engagé pour un voyage, et le voyage sera terminé lorsque nous rentrerons à Marseille.

— Je veux partir, gémissait le garçon.

Camille n'avait pas débarqué. Il manquait de courage. Il pleurait trop facilement. C'était un enfant peureux. Et son regard était devenu tout à fait opaque.

Ayant dans le fond de l'embarcation découvert le visage de Camille, Hamm dit : « Ce n'est pas le moment de pleurer », et se tut. Quelque chose s'était déclenché dans sa tête, un rideau noir avait été retiré.

« Ce n'est pas le moment de pleurer », les mots qu'il avait criés au même garçon quelques heures plus tôt lorsque... Tout lui revint en bloc. Il sut où il était et pourquoi Camille se lamentait.

— Viens, lui dit-il. Sors-toi de là.

Mais c'est lui qui le dégagea des autres corps, puis le souleva, l'enveloppa dans la couverture qui l'avait recouvert et l'emporta dans ses bras jusqu'à l'arrière, jusque dans la chambre. Et il pensait : « Que va dire Talan ? »

Il l'accota contre un coffre, le dos contre le bois et une épaule contre une cuisse du commandant, qui n'avait pas bougé, dont l'œil ne cilla même pas.

— Tu n'es pas blessé. Rien ne te fait mal. Avale un peu de cognac.

Il est certain que depuis des semaines personne n'en avait dit autant au garçon, sauf Desjardins... pour le réprimander.

— Bois du cognac, répéta-t-il. Ça te donnera du cœur.

Et lorsque le garçon eut bu, Hamm porta la bouteille aux lèvres.

— Maintenant je dois m'occuper des autres.

Il enjamba le banc et se pencha sur cet homme contre lequel dix fois déjà il avait buté.

Le soleil de l'arctique s'était peu élevé au-dessus de la ligne de l'horizon. Il ne monterait encore que de quelques degrés, et déjà il s'était lentement déplacé vers l'ouest. Sa lumière sertissait d'un trait pâle la silhouette des nageurs et n'éclairait bien que la partie droite du torse et de la tête de Talan. Encore fallait-il que la baleinière fût élevée sur l'échine d'une lame.

Mais le fond de l'embarcation, son creux, était demeuré sombre, et l'eau qui tanguait avec elle de l'avant à l'arrière paraissait être de l'encre de Chine.

Il fallut que ses mains touchassent le corps, glissant sur lui du cou aux cuisses, le palpassent pour chercher par où le saisir et le retourner, pour que Hamm s'aperçût que l'homme qu'il se disposait à secourir était complètement nu. Il retira les mains vivement car jamais encore il ne les avait posées sur un cadavre, et ce corps était rigide et glacé, comme celui d'un mort. Il ne pouvait cependant pas le laisser là ; ce corps, juste au milieu du compartiment en avant de la chambre, gênait, et il n'était pas convenable de ne pas s'occuper d'un mort. Le moins que l'on dût faire était de le balancer à la mer, après en avoir enregistré le nom, et la mère ou la femme, les deux peut-être, si un jour Hamm atteignait la terre, sauraient avec certitude ce qu'il était advenu de son fils et de son époux.

Maîtrisant donc sa répulsion, Hamm cein-

tura le corps et le souleva. Qu'il était lourd bien qu'il fût de petite taille et pas gras ni musclé, avec le triangle osseux des épaules apparent qui tendait la peau parcheminée, les côtes qui dessinaient la cage thoracique, avec le fémur et les genoux saillants. Mais il ne se pliait pas, sauf la tête qui avait un peu fléchi. Il était comme le cadavre du Christ décloué de la Croix.

« Qu'est-ce que je vais en faire ? Où vais-je le poser ? », se demandait Hamm titubant, jeté en avant, en arrière, sur un côté, sur l'autre, et, à chaque coup, pour éviter la chute brutale, il déplaçait une jambe, puis l'autre, puis faisait un quart de tour sur lui-même. A un moment il se trouvait face aux nageurs, qui le regardaient avec stupéfaction, et le moment suivant face à Talan, dont l'épaisse paupière ridée, comme cette peau rosâtre qui voile l'œil des faisans, s'abaissait et se relevait et dont la bouche semblait murmurer : « Cessez donc cette plaisanterie, Hamm. »

La tête de l'homme s'étant un peu affaissée sur l'épaule de l'officier, celui-ci, qui eut le visage devant les yeux, s'exclama : « Mais, c'est Antomarchi ! »

L'été précédent, en Méditerranée orientale, un après-midi, une heure avant le coucher du soleil, le chauffeur Antomarchi, ceint du gilet de sauvetage, s'était présenté sur la passerelle où se trouvaient Talan et Hamm.

Le commandant, après avoir longuement regardé le mécanicien, avait interrogé :

— Que veut cet homme ?

— Que venez-vous faire ici ? avait demandé Hamm au soutier.

— J'ai peur en bas, avait répondu Antomarchi.

— Il a peur en bas, avait répété Hamm comme si Talan, à deux pas, n'eût pas entendu.

— Il a peur en bas, avait grogné Talan à son tour.

C'était une scène burlesque, et chacun avait pu voir, à l'exception du chauffeur, une braise étinceler dans le petit œil du maître du « Nevada », dont une main, à la recherche de la pipe, fouillait une poche.

— S'il a peur en bas..., avait repris Talan, mais personne jamais n'avait su ce qu'il avait eu l'intention de dire car, à l'instant même, Antomarchi bondissant et criant : « Je vais à bord de l'escorteur », s'était jeté à la mer.

Immédiatement Hamm avait donné l'alerte et dix minutes plus tard un torpilleur dont l'officier criait dans le mégaphone : « Nous l'avons. Il n'est pas blessé », passait à toute allure le long du bord.

« Mais c'est Antomarchi », répétait Hamm dont les faux pas, les efforts pour ne pas tomber lui faisaient serrer fortement le soutier contre lui. Et son gilet de sauvetage s'enfonçant dans l'estomac d'Antomarchi dont peu à peu le visage avait rosi, celui-ci brusquement vomit plusieurs gorgées d'eau.

— Il n'est pas mort ! s'écria Hamm. Camille, viens ici. Cesse donc de pleurer. Tu vas t'en occuper.

Il posa l'homme. Il le plia de force (on a moins de précautions pour un vivant que pour un mort, et il n'était pas mauvais que ce vivant-là fût un peu maltraité) au ventre. Il étendit les jambes et les cuisses sur le caillebotis et appuya le dos contre le bordage.

— Du cognac. Verse-lui-en dans la bouche.

Il ouvrit un coffre de l'arrière, hésita un instant entre un bidon d'alcool et un bidon de pétrole puis saisit le bidon de pétrole, empoigna une pleine main d'étoupe.

— Masse-le, Camille, tant que tu peux. Frotte-lui le corps de pétrole à lui arracher la peau. Et ne pleure plus.

Hamm avait dû entrer dans la chambre et il allait en ressortir lorsqu'il se sentit saisi et tenu ferme. Il se tourna.

La main droite de Talan avait croché dans son manteau et, pesant et attirant l'officier, le fit se baisser jusqu'à ce que son visage se trouvât à trois pouces et à la hauteur de celui du commandant qui grognait : « stupidité ».

Talan, depuis une heure et plus que Hamm ne l'avait pas regardé de près, avait changé. La chair avait tourné au gris sombre et les meurtrissures, plus vastes, avaient encore noirci. La bouche puait, la voix était faible mais l'œil demeurait vif.

— Grotesque. Qu'avez-vous fait depuis que vous êtes parti ? Impossible compter sur vous. Vous occuperez des hommes plus tard. Faites dresser un mât et établir une voile.

— Mais...

La voix se fit impérative.

— Donnez-moi du cognac et exécutez les ordres.

— Mais, répéta Hamm versant de l'alcool dans la bouche de Talan, les mâts sont passés par-dessus bord.

— Pas tous, grogna Talan, la barbe ruisselant d'alcool et s'étouffant tel un enfant gorgé de lait. Il en reste un. Je l'ai aperçu d'ici. Un foc suffira.

(A suivre.)

Les illustrations de ce fascicule sont dues à Jean RECHOFSKY.

(Suite de la page 2 couverture.)

« purs » vont prodiguer les explications sur ce pacte apparemment inexplicable ; c'est à travers eux que le romancier Aragon s'affirme envers nous — je veux dire les tièdes ou les indifférents — le communiste Aragon.

L'auteur ira même plus loin. La réalité, en septembre 1939, ne lui a-t-elle pas offert le modèle de quelques communistes qui ont renié leurs convictions ? Nous aurons donc un journaliste à *l'Humanité* qui, le jour même de la signature du pacte, abjure sa foi. Il ne comprend pas, cet homme ; il ose même déclarer au « pur des purs » qu'est le philosophe Felzer : « *Les Russes ne nous ont pas demandé notre avis pour traiter avec lui (Hitler). C'est clair qui sont les briseurs de grève...* » Il est vrai que Felzer, peu avant, lui avait déclaré : « *Ah ! oui, les amateurs de conscience déchirée... Tu sais, moi, je ne suis pas très fort dans ce domaine-là...* »

Mais en ce journaliste, Patrice Orfilat, il n'avait pas fallu être grand clerc pour deviner, à travers les premiers traits esquissés par Aragon, que l'auteur avait dès avant son reniement flairé la brebis galeuse. La nouvelle de la suspension de son journal par Daladier suscite en Patrice cette seule réaction : sera-t-il payé à la fin du mois ? Nous avons compris : ce n'est pas un *pur* communiste, ce n'est qu'un *bifteckard*. Rien d'étonnant que, sans même examiner son cas, la communiste Isabelle déclare péremptoirement : « Il a trahi ! » Rien d'étonnant non plus que dans Patrice Orfilat nous ayons reconnu, bien que le livre ne soit pas à clé, l'écrivain communiste de la réalité — aujourd'hui mort — qui a sans doute servi partiellement de modèle à Aragon. Celui-ci arguëra peut-être qu'il lui a bien fallu prendre un cas, le montrer dans sa généralité — puisqu'il s'est répété plusieurs fois en septembre 1939 — et y répondre à sa manière. C'est son droit ; il me semble pourtant que ce n'est pas joli, joli, cette peinture trop transparente. J'ai tort sans doute, car dans les volumes ultérieurs je verrai peut-être Orfilat non pas mourir à la guerre en faisant son devoir — comme dans la réalité — mais devenir collaborateur par exemple.

Je ne veux pas m'étendre davantage, m'étant efforcé d'analyser ce premier volume des *Communistes* en toute honnêteté d'esprit. Et je me demande : « Qui ce cycle de douze volumes aura-t-il pour lecteurs ? » Des communistes évidemment, qui le jugeront probablement d'un grand prix ; la peinture, pour autant que je puisse l'affirmer, me paraissant fidèle. On aime toujours dans son intérieur un portrait ressemblant. Beaucoup d'autres lecteurs aussi, je le souhaite, ne serait-ce que pour leur édification. Je doute cependant qu'il en convertisse beaucoup.

Il m'est arrivé dans mon enfance de lire quelques Pierre l'Hermite, livres dans lesquels aussi l'humanité se partageait en deux tranches : les bons croyants et les méchants incroyants. J'avoue n'avoir jamais été convaincu. J'espère que, son œuvre achevée, Aragon n'apparaîtra pas plus tard, à quelque jeune homme hésitant sur le choix de sa foi, comme le Pierre l'Hermite du communisme.

J'AI eu l'occasion déjà, à propos de son roman *Nous avons les mains rouges*, de signaler les qualités solides et le talent d'écrivain de Jean Meckert. Il m'avait semblé toutefois que ce livre sacrifiait à une violence bien gratuite, à ce genre farouche et dur auquel il est de bon ton aujourd'hui de se soumettre. Après avoir lu *La Ville de Plomb*, son dernier ouvrage (Gallimard, édit.), je me demande si cette violence était aussi voulue et arbitraire que je l'avais d'abord cru.

Certes on retrouve dans ce nouveau roman la gouaille amère, la cruauté désenchantée, la verdeur des mots et des situations qui semblent propres au tempérament de cet écrivain. Mais ne serait-ce pas le signe d'une profonde sincérité ? En tout cas on découvre avec plaisir que ce cœur n'est pas sec, qu'il est rempli jusqu'au bord d'une tendresse souvent cachée et que la peinture de caractères parfois médiocres et bas s'attache à ce qu'il y a en eux d'humanité simple et déchirante. C'est là preuve d'un bel équilibre moral chez l'auteur et on lui est reconnaissant de le manifester avec une discrétion d'homme qui a ses pudeurs.

La Ville de Plomb s'attaque au problème d'une certaine jeunesse d'après guerre qui porte d'autant plus en elle la rancœur des années gâchées qu'elle est pauvre et sans espoir, et vit dans une banlieue sordide, abandonnée à elle-même. On va voir qu'elle n'est pas irrémédiablement perdue et que les plantes poussant sur ce sol ingrat parviennent tout de même à s'épanouir parfois.

Les héros de Jean Meckert sont trois : deux garçons de dix-neuf ans, Etienne et Marcel, et une jeune fille de vingt-deux ans, Gilberte. L'un achève son apprentissage de monteur électricien dans une usine ; l'autre est dessinateur dans la « boîte » où la jeune fille est sténodactylo. Marcel, le plus sensible des trois, est vaguement amoureux de Gilberte ; il a, en plus, des ambitions, il rêve d'écrire. Or Etienne accepte les bons offices d'une camarade d'atelier, veuve sur le retour ; il en éprouve tellement de dégoût que dans un accès de fureur il bat assez violemment la femme et la quitte à moitié assommée. Mais le voici un homme maintenant et il s'attaque à Gilberte, que justement son ami Marcel prétend ne plus aimer. La jeune fille, seule dans la vie, ayant pour unique espoir un aide-comptable racorni par une vie étroite et qui s'offre à l'épouser, cède au jeune garçon un soir qu'il est particulièrement désemparé et est venu chercher de l'aide auprès d'elle. Car la veuve a été découverte assassinée et il semble bien qu'Etienne soit l'assassin. En fait la police ne songerait jamais à lui s'il ne lui fallait se confier à Marcel, puis à Gilberte ; un jour que les deux rivaux en viennent à se quereller, Marcel lâche l'histoire devant témoins. Etienne est arrêté. Gilberte, désemparée, irait à vau-l'eau, d'autant qu'elle va être mère. L'aide-comptable la lâche, mais il lui reste heureusement le brave petit Marcel qui va trouver enfin une oreille complaisante pour les récits qu'il imagine sous le titre *La Ville de Plomb*.

Car il y a deux romans dans le livre de Jean Meckert. Un premier dont je viens d'indiquer la ligne générale et qui se déroule entre les trois personnages et quelques comparses ; un deuxième qui est celui rêvé par Marcel et qu'il a commencé d'écrire.

Marcel donc imagine que le centre de Paris a été frappé par une sorte de bombe atomique et complètement détruit. Il n'y a plus de vie que dans la banlieue, le centre ayant été isolé par une frontière qu'il est interdit de franchir : la Limite. Bien entendu, malgré la surveillance, en dépit du danger mortel que courent les imprudents qui s'aventurent dans les zones pleines de radiations, nombreux sont ceux qui franchissent la Limite clandestinement avec l'espoir de piller les richesses dont ils savent les ruines pleines. Tel est le thème choisi par ce romancier en puis-

(Lire la suite page 4 couverture.)

(Suite de la page 3 couverture.)

sance qu'est Marcel et dont il parvient, malgré son inexpérience, à tirer des effets saisissants.

Mais comme il s'agit de son premier livre, que Marcel n'est même pas tout à fait sûr d'avoir le courage de l'achever un jour, c'est lui-même qu'il met tout entier dans ces pages. Et c'est très émouvant.

Car ces jeunes gens qui sont en train de déboucher dans l'état d'homme, sans appui, sans aide et qui prennent conscience de l'amertume de leur condition, ne sont pas les petites brutes que l'on pourrait croire par le sec résumé de leurs aventures donné plus haut. Ce sont des cœurs maladroits à qui personne jamais n'apprit à parler le langage des sentiments profonds. C'est ce que Marcel racontant son roman à un camarade plus âgé exprime fort bien, par la plume de Jean Meckert :

Je cherche. Toute une longue journée. Le soleil monte, invisible derrière des tonnes de nuages ; puis il redescend. Le soir arrive. Je cherche toujours dans les rues mortes. J'en arrive à crier: « Hello! Il y a du monde ?... » Voilà, Bernard, c'est ce que je ressens actuellement, une affreuse solitude au milieu des décombres. Je ne sens plus les contacts humains et des fois la nuit je me réveille et j'ai peur. Pouvez-vous comprendre cela ? L'impression d'être abandonné totalement. Et je sais qu'il suffirait de redescendre de cette angoisse pour retrouver l'ordinaire mélange humain, décevant mais réel. Mais je rêve d'une communion, d'une combinaison des êtres, d'une recristallisation sociale qui ne soit plus simple confrontation.

Mais Marcel, en fin de compte, ne désespérera pas tout à fait de la condition qui lui est faite. Car au moment où il s'efforce de convaincre Gilberte que tout n'est pas perdu, et que la vie de la jeune fille n'est pas irrémédiablement gâchée, il a ce beau cri :

Je pense aussi à toutes ces tendresses qui se courent après, à tous ces gens qui se trouvent être aimés autrement qu'ils auraient voulu, ou pas au moment qu'il fallait... Et qui rentrent en eux-mêmes, les imbéciles, qui vont combattre les rats, ou qui se groupent en bandes rivales, qui deviennent platitude, alors qu'ils avaient la vérité à portée de la main...

« Toutes ces tendresses » qui se cherchent et qui finissent bien par se trouver... c'est, ma foi, une fort belle conclusion pour un livre que l'on avait cru d'abord amer et farouchement désespéré.

Le lecteur ne trouvera dans les pages qui suivent ni description de la basilique de Saint-Marc, des églises ou du palais des Doges, ni étude sur l'Académie des Beaux-Arts ou les divers musées de Venise... Tel est l'avertissement que Jean Mélia a mis en tête du livre qu'il vient de consacrer à l'une des plus belles villes du monde. Et c'est bien ainsi. Car, que l'on y ait flâné ou qu'on ait seulement rêvé d'y aller passer quelques jours, l'image de Venise est l'une des plus exaltantes, tant par son décor propre que par les souvenirs qui y sont attachés.

Venise d'hier et d'aujourd'hui (Mercure de France, édit.) est une suite de petits « crayons » exécutés par un dessinateur qui connaît sa ville à fond, a passé sa main, pour la caresser, sur chacune des pierres célèbres, sait où habita Desdémone et où Byron rencontra l'une de ses nombreuses amours. Il flâne donc « par les canaux et les ruelles », retrouve la trace des Français célèbres qui séjournèrent à Venise et consacre même un important chapitre aux relations de Stendhal et de la ville. C'est léger, sans prétention, et pas trop encombré d'érudition.

Pourquoi cependant est-on amené à suspecter parfois la documentation à cause d'une ou deux erreurs ? J'espère que les Français qui, cette année, grâce aux aménagements de change, iront à Venise ne croiront pas Jean Mélia à la lettre lorsqu'il leur conte les amours de Bianca Capello et de François Ier de Médicis. Ne va-t-il pas, en effet, accuser celui-ci d'avoir empoisonné sa femme, Anne d'Autriche, afin de pouvoir épouser la Vénitienne Bianca ! (Jeanne est morte en réalité d'une fausse couche consécutive à une chute.) La mémoire du grand-duc François est assez chargée de péchés pour n'être pas encore noircie par ce forfait.

Si bien que l'on connaisse son histoire de France, il n'est pas rare, lorsqu'on visite un de ces merveilleux châteaux dont notre pays est prodigue, d'éprouver une difficulté quasi insurmontable à faire surgir devant soi les fantômes des personnages célèbres qui y vécurent. Plus la demeure est riche en souvenirs historiques, et mieux on mesure l'impossibilité de s'en faire une idée exacte à une époque donnée.

Si encore il ne s'agissait que de meubles ! Mais les murs eux-mêmes ont été jetés bas dix fois pour être ensuite réédifiés sur d'autres plans, surtout lorsqu'il s'agit de châteaux royaux. Il n'est peut-être que dans certaines villes d'Italie que l'on puisse, avec un semblant de certitude, peupler les pierres d'ombres qui ne s'y trouvent pas trop dépaysées. Le plus souvent, d'ailleurs, l'étude attentive d'une vieille estampe accrochée dans un coin par un conservateur vient enlever bien des illusions au visiteur.

Je m'étais dit tout cela, le printemps dernier, au cours d'une visite à Fontainebleau. J'en avais tiré quelque amertume et presque le dégoût de ces stations interminables dans ces salles d'apparat, trop mortes à mon gré en dépit des trésors tangibles qu'elles contiennent. J'avais rêvé d'être conduit par un guide supérieurement érudit et sensible qui aurait séparé les époques, réuni chaque chose dans la sienne et comblé, en quelque sorte, les vides. Il aurait fallu pour cela non pas une mais dix visites minutieusement préparées. Le touriste, même le plus attentif, n'en est souvent pas là.

Or ce guide parfait je viens de le découvrir avec Maurice Toesca et son livre *Les Grandes Heures de Fontainebleau* (Ed. Les Deux Sirènes). Car pour peu que l'on ait en mémoire l'image du château tel qu'il est aujourd'hui, ensemble gracieux et impressionnant mais aussi gigantesque bric-à-brac historique, voici soudain que tout s'ordonne et qu'un film prestigieux se déroule avec son prologue au milieu de la forêt encore sauvage, ses actes divers et variés, ses coups de théâtre.

Et quel prodigieux roman d'aventures auquel rien ne manque : les rencontres de rois, un jour rivaux, le lendemain amis, les intrigues amoureuses, les fêtes dont la splendeur dépasse l'imagination, les festins qui déconcertent les appétits les plus voraces... Une reine dure et cruelle s'y installe quelque temps, la tête remplie de rêves de grandeur et son passage est marqué par un meurtre d'une férocité inouïe. Un empereur qui a étonné l'Europe y échoue au crépuscule de sa carrière, et le tyran redevient un pauvre homme sans génie, et Napoléon est forcé de signer son abdication...

Remarquons bien que ce roman, toutefois, est moins celui des personnes que celui de la demeure dont les hôtes ont, après tout, si vite passé au regard du temps.

Le livre de Maurice Toesca est de l'histoire, précise, minutieuse, nourrie de documentation comme il se doit. Il est écrit sur un mode plaisant et je dirais presque avec cette désinvolture qui est la marque d'un esprit de qualité. C'est une lecture tonique.

Société Nationale des Entreprises de Presse.
Imprimerie de Bobigny.
Dépôt légal 3e trimestre 1949. — Imprimeur n° 80.

Supplément au N° 200 de *France-Illustration*.
Fondateur : Georges Oudard.
Le Directeur-Gérant : G. Cahen-Salvador.